



DANIEL SALVATORE SCHIFFER

LE TESTAMENT DU

KOSOVO

JOURNAL DE GUERRE

éditions du
ROCHER

Le Testament du Kosovo

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège - Éditions du Rocher**
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07916-5
ISBN epub : 978-2-268-08263-9

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

malgré moi, à ces fameux charniers de Timisoara, funestes objets, en leur temps, de tant de spéculations politiques et d'intoxications médiatiques, sans faire le rapprochement (peut-être indu) avec cette guerre ravageant, depuis maintenant près de dix ans, ce qu'il est désormais convenu d'appeler, pudiquement, l'ex-Yougoslavie. Et, rongé par le doute, tenaillé par le soupçon, de me poser alors explicitement la question : était-ce à ce même genre éhonté de manœuvres et de manipulations que l'on assistait donc à présent, après l'ancienne guerre de Bosnie et avec l'actuel conflit du Kosovo, à l'encontre des Serbes, jusqu'à les diaboliser, systématiquement, en vue de préparer l'opinion publique internationale, sous le couvert d'un alibi moral (l'apparente mais commode « juste cause »), à un châtement (le bombardement) qui ne représenterait lui-même, en son hypocrite prétexte, que le prélude militaire, sur le terrain, à un calcul politique de bien plus ample envergure ? À savoir : l'invasion puis l'occupation, de la part de l'OTAN (dont les États-Unis d'Amérique incarnent le cerveau stratégique en même temps que le bras armé), d'une partie significative (le sud-est de l'Europe, ultime conquête de l'hégémonisme américain avant son expansion finale, après l'avoir détruit sous Gorbatchev, vers l'ex-Empire soviétique) du territoire de la Yougoslavie, traditionnellement hostile, depuis Tito et sa conception des « pays non alignés » (gage d'indépendance), à toute présence militaire étrangère à l'intérieur de ses terres ? Pis : n'était-ce pas, me demandai-je dans la foulée de mon raisonnement, les Américains eux-mêmes, dont le pragmatisme n'a d'égal que leur cynisme, à avoir enclenché, pour parvenir à leurs fins, ce conflit du Kosovo, n'ayant pas hésité pour cela à utiliser (comme ils l'avaient déjà fait avec les musulmans de Bosnie) ces sécessionnistes kosovars, qu'ils financèrent puis armèrent, créant ainsi cette redoutable « Armée de libération du Kosovo »

(l'UCK), afin de provoquer, entretenir et attiser ces foyers de tension (entre populations serbes et albanaises) propices à la guerre civile ?

Car, moyennant cette guerre et les conditions de paix qui s'ensuivirent, c'est leur visée première et leur véritable but, certes aussi inavoués qu'inavouables, qu'ils atteignaient ainsi logiquement, sans même avoir à prendre le risque de mettre un seul de leurs soldats en danger : le pyromane, en somme, devenu pompier ! Et ce, suprême supercherie, avec tous ces avantages, moraux et autres, que réserve, à l'apparent défenseur de ce principe certes inaliénable qu'est celui des « droits de l'homme », la noblesse des bons sentiments. Mieux : du devoir scrupuleusement accompli, la conscience tranquille, dès lors que c'est au nom de la paix, fût-ce la *pax americana*, que l'on fit, comble du paradoxe, la guerre ! La fin, du reste, ne justifie-t-elle pas les moyens, à en croire le vieil adage romain ? Mais ce qu'il y a de pire encore, c'est que cette guerre, aussi ignoble qu'insensée, ne fut rendue possible que parce que l'OTAN s'ingéra ainsi, sans aucun mandat préalable de l'ONU (via son Conseil de sécurité) et au mépris donc du droit international, dans les affaires internes d'une nation souveraine !

Ses conséquences ? Aussi lourdes et graves qu'officiellement négligeables, sinon dérisoires, pour nos dirigeants en col blanc, épris de leurs seules ambitions et gavés de leurs uniques certitudes : un pays ruiné (la Yougoslavie) ; des milliers d'innocents – femmes, vieillards et enfants confondus – tués (le peuple serbe) ; un espoir vaincu, peut-être anéanti (une Europe indépendante et pacifiste) ; et un rêve, enfin, brisé, fût-ce provisoirement (une Serbie libre et démocratique). Le vertige s'empara de moi, et le dégoût aussi. Bilan, évidemment, catastrophique : un véritable désastre, tant sur le plan humanitaire que social, politique ou économique.

Le temps, qui passait à vive allure en ce début de soirée (il était déjà plus de 20 heures), me rappela toutefois à l'ordre, dissipant aussitôt ces funestes, mais probablement justes, pensées. Et la réflexion, pour fondée ou amère qu'elle fût, de s'estomper ainsi tout naturellement quoique, comme toujours, momentanément seulement : la lucidité de l'esprit s'avère parfois, paradoxalement, ce handicap moral dont un homme ne peut que difficilement se déprendre, hélas, lorsqu'il en a contracté, telle une maladie incurable, le terrible virus !

Je regagnai alors, sans plus attendre, la voiture afin de rejoindre au plus vite la frontière yougoslave, distante encore d'une soixantaine de kilomètres, où je savais que m'attendait depuis longtemps déjà, d'après les informations que l'on m'avait transmises, le chef de protocole du Vice-Premier ministre de Serbie, Nicolas Sainovic, discret mais fidèle lieutenant (pour lequel, sournois tel le plus servile des apparatchiks, je n'ai jamais nourri la moindre sympathie) de Slobodan Milosevic, président (honné, à de rares exceptions près, par l'ensemble de la communauté internationale) de la République fédérale de Yougoslavie.

Il était 21 heures précises (douze heures, déjà, que j'avais quitté Paris) lorsque je franchissai, comme libéré, le poste-frontière de Yougoslavie, soulagé de laisser derrière moi ce pan d'obscurantisme moderne qu'était restée la Roumanie.

C'est le chef de protocole de Nicolas Sainovic qui, me souhaitant la bienvenue en son pays, m'y accueillit effectivement d'une poignée de main aussi franche que virile, immédiatement suivi du responsable de ce poste, lequel, après avoir visionné mon passeport d'un regard furtif et y avoir apposé l'indispensable tampon d'entrée, m'invita à pénétrer aussitôt en ses bureaux afin de m'y restaurer rapidement et, surtout, boire – signe d'une amitié aussi sincère que loyale – l'immanquable

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Belgrade, le 5 avril 1999

Printemps noir ! Heures sombres ! Mois fatidiques ! J'ai déjà connu des jours d'avril plus cléments sous le ciel pourtant souvent nuageux de mon existence. Étrange et sinistre impression que d'être bloqué dans un pays en guerre, isolé et comme abandonné, par le reste du monde, sous les bombes ! Les communications téléphoniques, à cause des dégâts matériels occasionnés par les raids aériens, y sont très difficiles, parfois impossibles, renforçant ainsi cette épouvantable et folle sensation d'enfermement, d'étouffement, de claustrophobie.

J'habite donc, provisoirement, à Belgrade, chez une famille typiquement serbe. Je l'aide, comme je peux, financièrement. Je ne resterai toutefois pas longtemps chez ces braves gens, car, subissant eux aussi les sévices de la guerre, parfois les affres de la faim, ils ne se sentent guère à l'aise dans leur propre maison. J'irai loger, demain, chez mon ami Nebojsa Radojevic.

La pauvreté, si ce n'est la misère : c'est une des choses qui, hormis l'extrême délabrement des principales institutions sociales et juridiques du pays, m'a le plus frappé ces jours derniers, ici en Serbie, après ces cinq années de sanctions économiques décrétées par les Nations unies à son encontre et, surtout, un état de guerre quasi permanent depuis l'éclatement, il y a près de dix ans, de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'ex-Yougoslavie.

Difficile d'imaginer comment vivre décemment avec le salaire moyen d'un employé, d'un cadre supérieur ou d'un chef d'entreprise (si, du moins, celle-ci est privée ou ne s'acoquine pas avec quelque parti de la nomenklatura, voire avec un de ces clans mafieux comme il en pullule aujourd'hui à Belgrade) :

moins de mille dinars par mois, c'est-à-dire moins de cent marks allemands ! Pis encore pour un ouvrier, un pensionné ou même un intellectuel (un professeur d'université, par exemple) lorsque, du moins, ils réussissent, à grand-peine et souvent avec plusieurs mois de retard, à être payés : sept cents à huit cents dinars, pas plus ! C'est dire combien la population en son ensemble, excepté la classe dirigeante certes, souffre ici, surtout dans les villes, quoique la mendicité, fierté du caractère et dignité de la nation aidant, y soit pratiquement inexistante. Quant à l'inflation, elle semble pour le moment (c'est là un miracle que seul l'art de la débrouille, secondé par la corruption ambiante, peut expliquer) stabilisée, sinon jugulée : dix dinars pour un mark allemand ou, encore, trois francs français. Je présume, cependant, que cela ne durera guère longtemps : l'inflation, si elle n'est pas encore galopante, aura très certainement doublé d'ici à la fin de l'année.

Les conditions de vie les plus élémentaires ne sont guère, elles non plus, acceptables, rendant l'existence quotidienne, y compris ces simples gestes consistant à se laver le matin ou prendre un autobus pour aller travailler, des plus pénible, parfois tout simplement, sans la volonté de survivre et cette invraisemblable force de tempérament qui souvent l'accompagne, impossible à affronter : coupure, chaque jour et pendant plusieurs heures d'affilée, d'électricité ; manque de chauffage et d'eau chaude ; rationnement de l'essence et des médicaments, parfois même de tabac ; pénurie de pétrole et de mazout (ainsi, le soir, s'éclaire-t-on, la plupart du temps, à la bougie). Je pourrais allonger à l'infini, presque, la liste de ces privations. Et pourtant, loin de condamner ce régime politique où ils vivent aussi laborieusement depuis près d'une décennie, c'est sans broncher et même, au contraire, résignés à la fatalité d'un sort dont ils ne comprennent pourtant pas les raisons de

son acharnement, que les gens supportent, par-delà l'agressivité qu'engendre inévitablement semblable série de frustrations, leur situation matérielle, si peu enviable, sinon franchement déplorable, fût-elle !

Et comment ne pas être heurté au plus profond de soi, ne pas voir sa sensibilité de simple être humain choquée, ne pas être indigné par tant de dénuement, scandalisé par tant de détresse, lorsque l'on voit ces pauvres gens aller parfois, affolés, soudain pris de panique, courir s'abriter, la nuit, sitôt que les sirènes d'alarme retentissent avant le bombardement aérien, au fond d'un sordide caveau ou d'une chapelle de cimetière, tels des spectres errant, faméliques et apeurés, dans des catacombes, comme si seule cette ultime demeure des morts pouvait encore leur apporter, sinon la paix de leur âme, du moins la sécurité de leur personne, la sauvegarde de leur intégrité physique, la protection de leur être ?

L'ignominie... Ô cet incommensurable sentiment d'injustice, de honte et de ressentiment, envers cet Occident vil et repus qui est le mien, que je sens naître, à cette seule réflexion, au fin fond de mes entrailles ! Il me vient soudain de penser de lui, non moins dégoûté, ce que le grand Jacques Brel pensait jadis, en cette chanson trop peu connue qui s'intitule « Les Singes », de notre apparente, et toujours plus odieuse, civilisation :

Mais ils sont arrivés et c'est à coups de bâton
Que la raison d'État a chassé la raison
Car ils ont inventé le fer à empaler
Et la chambre à gaz et la chaise électrique
Et la bombe au napalm et la bombe atomique
Et c'est depuis lors qu'ils sont civilisés
Les singes de mon quartier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

distant de quatre cents kilomètres, que tard dans la soirée, aux environs de 21 heures. C'est Momcilo Trajkovic qui, aussi bavard qu'alerte, conduisait le véhicule, moi assis à sa droite. Nebojsa, lui, se trouvait, comme d'habitude, juste derrière moi, flanqué de la jeune nièce (une adolescente) de Momcilo ainsi qu'une de ses amies.

Je me souviens : il a plu toute la journée. Une pluie fine, continue et poisseuse. Un désagréable crachin ! Le ciel, qui charriait d'épais nuages gris et menaçants, était triste et bas ; l'air, humide et gluant ; les paysages, ternes et maussades, ceints de brume. Partout sur la route, un brouillard tenace que fendait à grand-peine, éclaboussés par des flaques d'eau boueuse, les phares de notre voiture. Bref : un temps de chien, une atmosphère glauque et déprimante que venait déstabiliser davantage encore des bourrasques de vent froid. Quant à cette autoroute reliant Belgrade à Nis, en direction du Kosovo, nous avons dû l'abandonner à plusieurs reprises, la contournant vaille que vaille à travers champs et villages, car bon nombre de ses ponts venaient d'être détruits par les bombardements, la coupant net en de nombreux endroits.

C'est après avoir traversé Nis (dont plusieurs édifices civils, y compris de simples manufactures de tabac, avaient été déjà sérieusement endommagés par les raids de l'OTAN) que nous avons quitté définitivement cette autoroute, bifurquant à droite, à hauteur de Kursumlija, avant de nous diriger ensuite, via la petite ville de Prokuplje, vers le Kosovo. C'est là que, sous un ciel de plus en plus blême, commença alors véritablement ma première incursion, au sens fort du terme, dans la guerre proprement dite.

Le soir tombait peu à peu, rendant ces paysages de campagne de plus en plus flous sous les flots de la nuit, tandis que le chemin sur lequel nous avançons lentement devenait de

moins en moins distinct devant nous. Soudain, surgissant de l'obscurité, apparurent au loin, sur le bord de la route et à hauteur d'un pont enjambant quelque rivière sauvage, de grands feux s'élevant haut, parmi une fumée aussi noire qu'épaisse, vers le ciel : c'était d'énormes piles de pneus, entassés les uns sur les autres, que des soldats de l'armée yougoslave, tous revêtus de treillis, faisaient brûler comme des torches afin d'offusquer la vision et de brouiller les radars des avions ennemis, créant ainsi un vaste écran brumeux, une série de diversions aussi rusées qu'élémentaires pour ces appareils sophistiqués que sont les jets supersoniques (Mirage, Rafale et autres Tornado), par rapport à ces endroits stratégiques que représentent, en temps de guerre, les ponts, fleuves, routes et diverses voies de communication.

Bref : un spectacle hallucinant, s'étendant sur plusieurs dizaines de kilomètres, jusqu'à la frontière du Kosovo, où nous croisâmes, venant en sens inverse, la voiture de Ratko Markovic (c'est Momcilo Trajkovic qui me le signala), chef de la délégation serbe, quelques jours auparavant à peine, lors des pourparlers de Rambouillet. Il revenait de Pristina où il s'était entretenu, pour le compte des autorités yougoslaves, avec le préfet du Kosovo, Veljko Odalovic (que j'avais déjà rencontré, sous les auspices officieuses de l'ambassadeur d'Italie à Belgrade, Riccardo Sessa, en octobre dernier) ainsi que le Premier ministre du gouvernement serbe de ce même Kosovo, Zoran Andjelkovic (que j'avais également connu, dans les mêmes circonstances, lors de cette réunion). Il y avait d'ailleurs également là, chose plus surprenante quoique parfaitement compatible avec les arcanes de la diplomatie moderne, Ibrahim Rugova (alors pourtant retenu chez lui, en résidence surveillée), convoqué, lui aussi, afin d'y trouver, si possible, quelque compromis susceptible d'enrayer – pense, à tort certes, Belgrade – cette imposante et terrible machine de guerre (la plus puissante

de tous les temps) mise en place par l'Alliance atlantique.

Nous continuâmes donc, Momcilo, Nebojsa et moi, notre chemin, non sans une certaine appréhension. Puis ce fut, la nuit tombée, l'entrée concrète au Kosovo. Impressionnant : un silence total, et un territoire apparemment vidé de tous ses habitants (l'abominable effet de l'épuration ethnique), à vous couper le souffle ! J'en eus, l'effroi aidant, la chair de poule. Je tressaillis. Le ciel était noir. L'éclairage public, éteint. La campagne, où l'on discernait à peine, émergeant vaguement de chaque côté de la route, la carcasse encore enfumée de maisons incendiées, était plongée dans l'obscurité la plus complète. Ma gorge, soudain, se noua. Mes mâchoires se serrèrent. Je sentis, au creux de mon ventre, mes viscères se tordre d'angoisse. J'avais les mains moites. Oui : la peur, quoique je restasse parfaitement calme, s'empara tout à coup de moi, se faufilant, telles des griffes s'enfonçant dans la chair, en chaque portion de mon être ! Momcilo sortit alors, de la boîte à gants de sa voiture, un petit revolver, qu'il me tendit de sa main droite sans même me regarder, me demandant, simplement, si je saurais m'en servir au cas où un groupe de terroristes albanais sortirait à l'improviste, l'arme au poing et prêt à nous trucider, de ces maisons en ruine où, descendus des montagnes pour se ravitailler dans la plaine, il se terraient parfois jusqu'à la tombée de la nuit. Que répondre, glacé que j'étais ? Momcilo, dont le front était perlé de sueurs froides, insista, sans se rendre compte qu'il ne faisait ainsi, loin de me fortifier ou même de me rassurer, que m'oppresser davantage encore : « Je ne savais pas que tu avais un tel cran. Si nous en sortons vivants, je t'offre le champagne ou, si tu préfères, une bonne bouteille de *slivovitz*. Courage. Et que Dieu nous protège ! », me lança-t-il, plus anxieux encore que moi, en me tutoyant soudainement et se signant, de trois doigts (le pouce, l'index et le majeur joints) de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

anonymes comme ces grains de poussière qui les virent naître à l'aube de l'humanité. Oui : autant d'êtres réduits au pesant et tragique silence d'une haine désormais à ce point illimitée, à ce point vaste en cette région semblant enchaînée à l'histoire de ses propres violences, qu'elle ne trouve plus aujourd'hui à s'exprimer, folle et absurde, que dans la férocité du meurtre le plus insensé !

Retour à l'immonde et hallucinant spectacle de ce cimetière ravagé, de ces tombeaux dévastés, de ces cadavres projetés hors de leur sépulture et pourrissant, mangés par des hordes de chiens errants, rongés par des bandes de rats affamés, à ciel ouvert. Même les morts, au Kosovo, n'ont pas la paix. Imaginons les vivants ! C'est pour eux que, parfois, il me vient, malgré mes sérieux doutes quant à l'existence de Dieu, l'envie de prier, implorant, face à pareille profanation de l'homme en son mystère le plus sacré, la grâce divine.

Cette longue et affligeante litanie de crimes n'est cependant pas, loin de là, finie. Car l'usine Zastava, à Kragujevac, a été également bombardée les 9 et 11 avril dernier : là, encore, en pleine période de Pâques, sans que fût donc respectée, au mépris de toute convention, cette trêve religieuse ! C'était le plus grand site industriel de Yougoslavie, sinon de tous les Balkans, où l'on construisait, entre autres, des voitures (la célèbre Yugo, notamment) : 21 bombes y sont tombées, en deux nuits, détruisant tous ses centres névralgiques (je m'y rendrai d'ailleurs aussi, dans quelques jours, accueilli par le maire de la ville : Veroljub Stevanovic, un homme formidable, cultivé et intègre, membre influent du SPO et donc proche de Vuk Draskovic, l'opposant le plus crédible, quoiqu'il soit actuellement l'un des cinq Vice-Premiers ministres du gouvernement serbe, à Slobodan Milosevic (despotique chef,

quant à lui, du SPS, le parti socialiste).

Ainsi trente-huit mille ouvriers y ont-ils perdu, instantanément, leur emploi, privant leur famille d'une existence décente du point de vue matériel. L'OTAN vient donc de répéter ces jours-ci, avec Zastava, ce qu'il avait déjà fait, les jours précédents et à quatre reprises, avec les usines Sloboda de Cacak (fabrique, pourtant, de simples appareils électroménagers mais employant, cependant, près de vingt-cinq mille ouvriers, aujourd'hui tous au chômage) ou Milan Blagojevic de Lucani (immense complexe chimico-industriel réparti sur 280 hectares, désormais entièrement démoli, et spécialisé, quant à lui, dans la construction de matériel tubulaire nécessaire à l'écoulement des eaux domestiques et de chauffage central) : la destruction, systématique et sauvage tout à la fois, de l'économie yougoslave !

À mon retour du Kosovo (d'où je revins accompagné, outre de Nebojsa, par l'un des plus proches collaborateurs du maire de Pristina, Bosko Drobniak, l'un des responsables, pour cette province, de la police), j'ai d'ailleurs pris la peine de visiter, dans l'après-midi de ce lundi 12 avril, ces deux dernières usines : un spectacle terrifiant, indescriptible, inimaginable même, au seuil de l'an 2000, dans son horreur autant que dans son extrême violence. Un décor, là aussi, d'apocalypse ! Une atmosphère de fin du monde ! Des carcasses de machines gisant, parfois enchevêtrées les unes dans les autres, partout. Les toits arrachés. Les charpentes démantibulées. L'armature écrasée. Le sol effondré. Les murs écroulés. Le métal plié. Les poteaux défoncés. Les conduites d'eau et de gaz perforées. Les installations électriques tordues. Les carreaux volatilisés, réduits en miettes. Quel acharnement : tout y est cassé, broyé, trituré, pilé, brûlé ! Bref : un véritable, désormais, squelette de béton et d'acier auquel, soulevés tel du vulgaire papier mâché sous le

souffle des déflagrations, demeureraient parfois accrochés, comme suspendus en l'air, des fragments de tôle froissée se balançant dangereusement dans le vide et grinçant ainsi, menaçant de tomber à tout moment, au vent qui hululait, lugubre, entre les rares parois restées debout ! L'étendue des dégâts y est, vraiment, ahurissante : tellement inouïe que les mots mêmes, face à pareil désastre, ne peuvent, forcément, que manquer.

Je me souviens, en particulier, des ruines d'une série de petites maisons ouvrières, humbles et discrètes, situées à proximité de l'usine Sloboda, non loin de son entrée principale : un « tomahawk » s'abattit, une nuit, sur elles, y tuant sur le coup, surpris dans leur sommeil, tous leurs habitants, dont une vieille femme serbe, appelée Mileva, âgée de 73 ans. Inerte, recouverte de plâtre et de poussière, elle gisait encore, le corps carbonisé, le regard figé et les yeux épouvantés, au milieu des décombres. Elle avait, en plein centre de la cage thoracique, à hauteur des poumons, un énorme trou, causé par l'impact d'un éclat d'obus. Une vision horrible, cauchemardesque et difficile, comme pour bon nombre d'autres scènes de ce type de carnage, à supporter pour le commun des mortels !

C'est le président (dont j'ai oublié le nom) de la région qui m'a permis de visiter, en toute liberté, ces deux sites de Cacak et de Lucani, où j'étais, encore et toujours, accompagné de mon fidèle Nebojsa.

Le matin même, aux environs de onze heures, j'ai participé, quelque peu gêné et même embarrassé, à un autre de ces meetings de protestation, sur la place centrale de Cacak, organisés quotidiennement (comme, du reste, partout ailleurs, toutes tendances politiques confondues, en Yougoslavie) contre ces bombardements de l'OTAN. De nombreuses vedettes appartenant au folklore local (dont le mauvais goût n'a cependant d'égal, souvent, que la plus vulgaire platitude) s'y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rasina) passant par cette belle et fertile région de Krusevac. Ce fut ensuite la cérémonie, ô combien émouvante, des adieux : une cérémonie où, me serrant contre sa poitrine comme (je ne sais pas trop pourquoi) s'il eût embrassé son propre fils, Miloje me pria, une dernière fois, d'aller dire au monde, le criant à tue-tête sur tous les toits s'il le fallait, combien son peuple, pourtant bon par nature, souffrait injustement de semblable traitement de la part de l'Occident.

C'est alors un autre de ses compères, Radovan Tomasevic, fonctionnaire attaché au ministère des Biens culturels, qui prit instantanément le relais, après que Miloje m'eut confié à lui, en cette brève mais attachante visite de Krusevac.

Le bon Radovan, aussi ventru que généreux, me conduisit, quant à lui, vers les jardins publics de la ville : un parc où se dresse encore, majestueux, l'ancien donjon de cette forteresse d'où le roi Lazar (dont la haute et massive statue trône au centre de ces jardins) partit avec son armée pour aller affronter, à Kosovo Polje (le fameux « Champ des Merles »), non loin de Pristina justement, les Turcs (alors commandés par le sultan Murat I^{er}, tué, un coup de poignard en plein cœur, par le grand Milos Obilic). C'est lors de cette terrible bataille du 28 juin 1389 que les Serbes, dont le nombre de combattants était déjà nettement inférieur à celui des Turcs (100 000 contre 600 000), perdirent une première fois, massacrés puis décimés, le Kosovo avant de subir ensuite, pendant plus de cinq siècles, l'occupation ottomane. Le roi Lazar, dont l'héroïsme est désormais légendaire auprès de son peuple, y laissa d'ailleurs lui-même sa vie, égorgé, et avec elle, juste avant de périr à la tête de ses troupes, un incroyable serment. En faire le résumé n'est pas facile, tant il est tragique et intense, d'une force étourdissante. Mais il dit, succinctement, ceci : « Maudit soit

celui qui n'est pas capable de mourir pour le Kosovo ; qu'il soit à jamais damné, lui, sa famille et toute sa descendance »... À vous donner, en effet, la chair de poule !

Ces paroles, lourdes d'un sens particulièrement épique pour un peuple aussi viscéralement ancré à son passé, sont à présent gravées, pour l'éternité, sur le mur central du monument dédié à la mémoire de ces héros de son histoire la plus dramatique en même temps – le paradoxe n'est qu'apparent – que la plus glorieuse. C'est, perdu au milieu de la campagne silencieuse, le monument de Gazimestan : une vaste et belle esplanade au centre de laquelle s'élève une tour de pierre carrée dominant, sobre et droite, la plaine où eut lieu cette bataille restée aussi mythique que symbolique dans l'imaginaire collectif serbe et d'où, six siècles après très exactement (le 28 juin 1989), Slobodan Milosevic supprima, lors d'un discours alors prononcé devant une foule ayant rassemblé plus d'un million de personnes, l'autonomie (pourtant acquise, en 1974, sous Tito) du Kosovo : erreur politique majeure, colossale, dans la mesure où c'est cette suppression, précisément, qui engendra de la part des Kosovars, même si ce fut surtout là un alibi inespéré pour eux, leurs ultérieures revendications indépendantistes – ils sont largement majoritaires, 90 % de la population, dans cette province – et de là donc, suite à la brutalité des représailles serbes, cette guerre du Kosovo, puis finalement, pour mettre un terme à cet engrenage de violences ininterrompues, l'intervention de l'OTAN !

Comment toutefois, face à un présent à ce point enraciné dans le passé, ne pas comprendre (ce qui ne veut pas dire, la nuance conceptuelle est de taille, « justifier » et, encore moins, « accepter ») les motivations, fussent-elles historiques ou religieuses, des Serbes en cette nouvelle bataille du Kosovo ? Un combat pour les droits de l'âme, bien plus encore que pour

les droits de l'homme ! Car il est un fait que, pour les Serbes d'aujourd'hui, les Albanais, musulmans de confession, représentent actuellement ce que les Turcs, appartenant eux aussi au monde de l'islam, incarnaient hier au sein de l'Empire ottoman et, partant, du sud-est de l'Europe (les Balkans, donc) : le traître et l'assassin, le barbare et l'occupant !

Certes pourra-t-on trouver contradictoire, quasi masochiste et en tout cas bien saugrenu, d'oser choisir, en guise de base culturelle pour toute une nation, une défaite – une défaite, de surcroît, particulièrement sanglante et cruelle – plutôt qu'une victoire... Mais que font d'autre, en vérité, juifs et chrétiens dès lors que c'est, pour les premiers, la double destruction de leur Temple et, pour les seconds, le sacrifice du Christ, à fonder, depuis des millénaires, leur foi respective ? Bien plus : n'est-ce pas sur les cendres de l'Holocauste que l'État d'Israël, au soir de cet incommensurable crime que fut la Shoah, naquit ?

Ainsi dissertions-nous, Radovan Tomasevic et moi, sur les diverses tribulations, ô combien douloureuses, des Serbes. Il faut lire les mémorables *Migrations* de l'écrivain Milos Tsernianski, qui y décrit admirablement bien leur épopée, pour le comprendre...

Le soir, peu à peu, tombait. Le soleil, rougeoyant au-dessus de ces vestiges de la vieille forteresse de Krusevac, semblait s'étendre, tel un tapis de feu, à l'horizon. Le vent se levait tandis que des centaines de corbeaux tournoyaient, bruyants, dans le ciel rose et mauve. Le jour s'assombrissait. Je regardai alors, suivant les traces mêmes du roi Lazar, en direction du Kosovo : un frisson parcourut mon échine, le vertige s'empara de moi... comme un présage, un mauvais pressentiment... l'intuition, en réalité, d'une nouvelle tragédie, à peine consumée quelque part en ces lieux, qui me fit perdre, instantanément, mon sourire.

Radovan, quelque peu décontenancé (quoique, à l'instar de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'histoire, mais d'une histoire que le monde occidental n'a pas encore eu le temps ou simplement la volonté, hélas pour nous, d'écrire correctement, hormis ces quelques magnifiques poètes du siècle dernier, épiques et romantiques comme nous le sommes nous-mêmes, que furent Victor Hugo ou Alphonse de Lamartine. Souvenez-vous de ces superbes vers, particulièrement poignants pour nous, où Lamartine, arrivant dans la ville de Nis, au sud de la Serbie, non loin de notre Kosovo, décrit, l'apercevant au loin alors qu'elle émergeait à l'horizon de la plaine, cette tour carrée (dénommée « Cele Kula ») faite de centaines de crânes serbes encastrés, tel un monticule d'os et de rictus, dans la pierre fruste : des têtes décapitées par les Turcs au temps où nous subîmes pendant cinq longs et pénibles siècles, suite à la défaite de la bataille de Kosovo Polje, leur effroyable domination. »

Je le confesse : les mots, là, me manquèrent. Car que dire effectivement, et qu'oser simplement leur répondre même, à ces paroles dont la sincérité du ton sonnait à mes oreilles, par-delà quelque excès de lyrisme, aussi justement ? D'autant que la jeune et belle Dragana, qui parlait également un parfait anglais, avait touché là, chez moi, l'une de mes cordes sensibles : sa connaissance de la littérature étrangère et, bien plus encore, son amour pour la poésie française, autant de qualités intellectuelles qui - j'ai souvent eu l'occasion de m'en apercevoir ces derniers temps - n'est guère rare, sans pour cela remonter nécessairement aux classes sociales les plus cultivées ou aisées, chez les Serbes (comme chez, d'ailleurs, bon nombre de peuples slaves, dont les Russes).

Je voulus donc esquisser un début de réplique. Mais, là non plus, Dragana, qui n'avait pourtant encore rien pu deviner de mes réelles intentions quant à la réponse que je m'étais réservée face sa proposition, ne me laissa pas le temps, toujours plus

timorée, par-delà son obstination, de lui rétorquer. Et, les yeux alors quelque peu mouillés, la voix de plus en plus enrouée, d'insister, en cette tristesse confinant à l'impuissance, une dernière fois : « Je vous le demande, au nom de mon malheureux peuple, le plus humblement du monde : venez donc nous tenir un peu compagnie, ce soir, dans notre abri ! Le confort n'y est pas très grand, je m'en excuse d'ores et déjà, et nous ne pourrions même pas vous offrir une tasse de café... Mais cela nous ferait tellement plaisir, et du bien surtout, de vous avoir quelques minutes auprès de nous... Nous vous en serions infiniment reconnaissants... J'insiste... Vous êtes un des rares hommes, en Occident, à nous respecter, à tenter de nous comprendre, objectivement, de manière neutre et impartiale, sans idées préconçues ni jugements précipités, sans a priori, dans nos raisons comme dans nos torts... La compassion, que je ne confonds pas avec la pitié, vous anime, la noblesse d'âme aussi... Je vous en prie... Ne nous laissez pas mourir seuls, dans l'indifférence du monde... Aidez-nous... Je vous en supplie ! »

La voix, presque cassée, de Dragana, qui avait alors perdu toute contenance, se couvrit soudain de sanglots tandis que des larmes perlaient en ses grands yeux noirs avant de couler, silencieuses, le long d'un visage qui, pour frais et encore innocent qu'il fût au soir de ses vingt ans, se trouvait déjà irrémédiablement marqué par l'injuste souffrance de tout un peuple : le nouveau peuple martyr - j'ai ici l'impudence de le proclamer haut et fort à l'hypocrite face du monde - de cette effroyable fin de XX^e siècle !

Et, de fait, l'émouvante et tendre Dragana, par cette ultime tirade plus que par sa surprenante volubilité, avait réussi, finalement, à me convaincre : je lui promis de me rendre dès ce soir-là - ainsi en avais-je décidé - auprès des siens, ne fût-ce que

pour y aller partager, l'espace d'une courte nuit, leur douleur autant que leur chagrin, leur immense solitude autant que leur indicible déception, ce désespoir infini mais retenu désormais prisonnier, en quelque abri de fortune, d'une cave humide et froide où seuls les rats, d'ordinaire, osent s'aventurer.

Je m'en retournai donc manger, tout d'abord, à l'hôtel Grand pour ensuite, comme convenu, me rendre, aux environs de 21 heures, chez Dragana. Je me souviens. C'était déjà, depuis près d'une heure, le temps du couvre-feu. J'avais, avec Nenad et Nebojsa, quitté l'hôtel, pour des raisons de sécurité, en voiture. Nous roulions à vive allure, une fois de plus, dans une ville-fantôme, parcourant, seuls dans le noir, les rues de Pristina - une ville particulièrement laide, bâtie dans des blocs de béton, à l'architecture typiquement communiste - comme si nous eussions traversé, dans un silence total, un désert sous la nuit : une nuit dense et lugubre, à nouveau, que seuls les phares de notre véhicule, qui balayaient allées et immeubles, fendit, le temps de ce bref périple, un court instant. Car l'obscurité, effectivement, était complète. L'électricité, une fois de plus, coupée. L'éclairage public, comme toujours, éteint. Personne à la ronde. Pas un chat. Pas un bruit. Pas un mouvement hormis celui de notre voiture, qui semblait glisser, en cette apparente absence de vie, comme sur un invisible tapis de mort. Les gens, manifestement, étaient cloîtrés chez eux, victimes, ainsi que me l'avait expliqué Dragana, d'une double peur : les bombardements de l'OTAN et les représailles de l'UCK... terrible et angoissant étai !

Ainsi donc arrivâmes-nous, après quelques minutes à peine de cet insolite trajet, chez Dragana, laquelle, toujours aussi charmante, m'attendait ponctuellement, dans la pénombre, sur le seuil de son immeuble lui aussi plongé dans le noir. Puis, s'éclairant d'une torche, elle me présenta quelques-uns de ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pristina à Djakovica, devant mes yeux ébahis, stupéfaits et incrédules : un paysage encore plus ravagé, si cela est possible, que ceux que j'avais vus précédemment, quasi fantasmagorique tant sa désolation était totale, au sein duquel ne subsistait visiblement plus, victime d'une violence inouïe, aucun signe de vie, fût-il le plus ténu, hormis, à l'intérieur des maisons dévastées, souvent rasées au sol, les traces elles-mêmes, aussi sanglantes qu'injustifiables, de combat. Car c'est à une invraisemblable mais néanmoins véritable politique de « terre brûlée » que les milices serbes les plus extrémistes - des paramilitaires, une fois de plus - s'étaient, de toute évidence, livrées là, sans pitié ni merci, sans état d'âme, sinon celui d'une incommensurable haine. Pis : en une débauche, féroce et collective, d'une inimaginable, au seuil de l'an deux mille, cruauté !

Bref, et ainsi que j'avais déjà pu le constater ailleurs au Kosovo : l'épuration ethnique, aussi flagrante qu'ahurissante, dans toute son horreur et comme l'incontestable exemple, sinon l'effroyable et définitive preuve, d'un immense crime contre l'humanité ! Oui, il faudra bien, au nom de ce sacro-saint principe de justice que je n'ai eu de cesse de défendre contre mes pairs mêmes, que je l'admette aussi : le nettoyage planifié et méthodique, de la part des forces serbes, de toute une région ; l'éradication, abjecte et insensée, de tout un peuple ; un nettoyage savamment organisé puis exécuté avec minutie et qui, à voir l'ampleur des destructions dans cette vallée de la Drenica, la rage avec laquelle les villages albanais y ont été systématiquement anéantis, souvent dynamités, et l'acharnement avec lequel chacune de leurs maisons y a été sauvagement quoique méthodiquement pilonnée, pillée puis incendiée, a effectivement - c'est indéniable, je l'avoue - existé, au comble d'une inconcevable, au cœur même de l'Europe, barbarie !

Il n'est pas un nom de ces localités de la Drenica dont, après avoir bifurqué, à hauteur de la petite ville de Klina, vers Djakovica, sur la gauche de la route (la droite menant à la ville de Pec, siège du patriarcat serbe), je ne me souviens pas, tant le piteux état de leurs ruines avait frappé mon esprit, avec exactitude. Car, bien sûr, j'ai pris le temps, tout au long de cette première étape de ce périple à tout le moins choquant pour toute conscience humaine, de les noter soigneusement : Belacevac, Rakovina, Cerim... Autant de muettes mais irrémédiables séquelles, plus que de simples dénominations, défilant désormais en mon esprit endeuillé tel un chapelet s'égrenant sur un vaste linceul.

Est-ce à dire que là, en cet excès dépassant tout entendement, fut effectivement commis, perpétré à grande échelle, le pire des génocides (avec celui, en 1995, de Srebrenica, en Bosnie), depuis la Seconde Guerre mondiale ? Je n'oserais cependant pas encore ici, pour n'avoir alors vu aucun de ces charniers que la presse occidentale dénonce pourtant avec tant de vigueur, avancer pareil jugement, aussi lourd de sens tragique que grave de conséquences judiciaires, encore moins émettre semblable accusation, particulièrement significative, sinon cruciale, sur le plan strictement pénal. Je ne voudrais pas non plus, emporté par la précipitation d'un avis aussi inopiné qu'arbitraire, verser, à mon tour, en quelque erreur, par trop répandue de nos jours, historique. À plus tard, donc, la tout aussi équitable, mais nettement plus fondée, réponse. Mieux : le tout aussi impartial, quoi qu'il m'en coûtât auprès de mes amis serbes, verdict !

Car c'est sur un autre flot de réfugiés kosovars que je croisai également ce matin-là, sur ce même trajet, que je souhaiterais m'étendre à présent. Oui : comme un interminable et lent cortège de proscrits, de bagnards ou de bannis, qui déambulait lui aussi,

quoique à intervalles réguliers, par vagues successives et ininterrompues le long de cet étroit chemin menant, de Pristina, à Djakovica, ville située à neuf kilomètres, à peine, de la frontière albanaise. Pis : comme la version contemporaine, d'autant plus tragique, des *Misérables* ; de ces miséreux en haillons tels que Victor Hugo lui-même n'aurait jamais pu, au faite pourtant de son talent tout autant que de son imagination, les inventer ; de pauvres bougres chassés sans pitié, du jour au lendemain, de leur demeure, puis jetés, dépouillés de tous leurs biens et jusqu'à leur propre dignité, sur les routes de l'exode comme des chiens avec, en guise d'unique bagage, une carriole bancale et vermoulue que tirait à grand-peine un vieux cheval fourbu.

C'est alors que, intrigué par ce nouveau drame, je demandai à Nenad d'arrêter immédiatement notre voiture afin d'aller m'enquérir auprès de ces gens, et de vive voix, des raisons, fussent-elle dures à entendre pour l'ami du peuple serbe que j'étais, de cet exil apparemment forcé. Nebojsa, soucieux de veiller avant tout sur mon intégrité physique et craignant donc pour ma vie, manifesta bien sûr, face à ce désir qu'il jugeait pour le moins incongru, quelque réticence, ayant même été, pour me convaincre de renoncer à pareil projet, jusqu'à arguer qu'un de ces infâmes terroristes de l'UCK pouvait toujours se dissimuler, animé par la seule ruse, sous la bâche recouvrant la benne d'un tracteur et me tirer ainsi, à bout portant, une balle en plein cœur. Rien n'y fit, malgré son insistance, cependant : aussi ferme en mon engagement que résolu en mes principes, j'avais décidé, en effet, de connaître à tout prix la vérité, fût-elle inacceptable, de cette énième, et par trop révoltante, catastrophe humaine !

Et de fait : l'explication que me donna, en un anglais aussi maladroit qu'approximatif, l'un de ces déshérités (un adolescent âgé d'une quinzaine d'années) fut des plus instructives,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laquelle les chirurgiens baignaient, incrédules et affairés, ployant sous cette masse subite de travail, jusqu'aux genoux.

Et puis ces plaintes balbutiées du fin fond de la souffrance, ce gémissement continu, tel un murmure sourd et incessant, des vieillards allongés, impuissants et affamés, sur leur lit souillé par leurs propres excréments ; ce regard perdu et apeuré de bambins cherchant, sous les couvertures, leurs jambes amputées ; ce désespoir sans nom d'adolescents mutilés, estropiés, invalides à vie ou soudain aveugles ; cette jeunesse, ses joies comme ses insouciances, ainsi fauchée, à jamais perdue, par la cécité d'un destin aussi cruel que fatal ; cette détresse infinie de mères pleurant, hagardes, cette mort tragique, quelquefois sous leurs propres yeux, de leurs enfants ; ces brûlés et ces écorchés vifs qui, privés d'anesthésie ou de morphine, ne cherchaient plus qu'à mourir, implorant la grâce du ciel et comme son pardon, pour ne plus souffrir ; ce mal, physique et mental, qui faisait parfois hurler jusqu'aux muets ; tout cet amas de chair meurtrie, cette lente et effrayante agonie de ces âmes flétries par le chagrin autant que par l'adversité, cette ample et abyssale tristesse sans larmes ni consolation possible ; et puis surtout, encore et toujours, ces yeux d'enfants soudain devenus vieux qui, rivés aux traits de mon visage comme s'ils eussent supplier, sans comprendre, la clémence de leur père, semblaient me demander, à moi, misérable parmi les miséreux, pitié... comme la rémission de fautes pourtant inexistantes et jusqu'à la rédemption de leur propre vie !

Ô, alors, le tourment, l'indicible tourment de ma conscience ! Et, à cet instant précis où il me parut ainsi apercevoir en l'innocence de ces regards le martyr même du Christ, que je maudis Dieu, plus encore que les hommes, pour avoir seulement permis, au faîte de l'horreur, pareille douleur, plus infinie et plus puissante encore que sa propre existence,

fût-elle éternelle ! Oui : l'évidente, injustifiable souffrance des hommes avait alors, pour une fois, débordé, en mon esprit, la prétendue bonté des dieux. Cela dépassait l'entendement ! Il ne me manqua alors, au tréfonds de ma peine et aux confins de ma solitude, qu'un soupir – l'ultime soupir de l'un de ces innocents – pour que je devinsse ainsi, contre l'indulgence même de mon agnosticisme pourtant naturel, complètement athée, méprisant même, face à semblable injustice, jusqu'au salut de mon âme !

Mais, quoique bouleversé jusqu'à l'extrême, je voulus cependant saisir en profondeur la dynamique, les circonstances exactes et précises (hormis certes l'indéniable responsabilité de l'alliance atlantique), de pareil massacre. Aussi, après avoir recueilli mes forces, demandai-je donc au directeur de l'hôpital de m'entretenir un moment, sans qu'aucun témoin serbe ne fût présent lors de ce dialogue, avec quelques-uns (les moins grièvement blessés et les plus apparemment lucides) de ces rescapés : ce qui, sans qu'il contestât un seul instant ma requête, me fut aussitôt accordé. Et un groupe de jeunes femmes kosovares parlant toutefois le serbo-croate, fût-ce maladroitement, de m'expliquer alors dans le détail, sans aucune pression extérieure ni crainte d'avoir ainsi à subir d'éventuelles représailles de la part de quelque médecin serbe, les véritables raisons de cet exode loin de leurs terres.

C'est de la réunion des habitants d'une dizaine de villages composés chacun d'environ trois cents personnes que cette colonne de réfugiés albanais (dont le nombre total s'élevait à trois mille âmes à peu près) était, en fait, constituée au départ, me confièrent-elles tout d'abord : autant de paysans, poursuivirent-elles sur leur lancée, qui, suite aux frappes aériennes des avions occidentaux, durent alors laisser immédiatement, sous cette menace doublée de la vengeance qui en découla fatalement de la part des forces yougoslaves, leur

foyer respectif. Et, pourtant, quoique ce fût effectivement la police serbe qui vint donc leur ordonner de quitter au plus vite leur maison ou leur ferme, ce sont les bombardements de l'OTAN que ces milliers de Kosovars (femmes, vieillards et enfants pour la plupart) fuyaient alors, paradoxalement, en premier lieu, terrorisés par cette soudaine mais désormais constante avalanche de feu, de bruit et de fureur, m'assurèrent-elles de bonne foi et, surtout, en toute liberté de pensée comme de parole.

Révélation pour le moins surprenante, mais d'autant plus crédible qu'elle émanait de la bouche même des victimes, que celle-ci, même si elle ne faisait que venir confirmer, en réalité, ce que l'on connaissait déjà ! À savoir : que la majeure partie de ces exactions que l'on imputait alors systématiquement, et de manière toujours trop hâtive, aux Serbes n'était, en fait, que la conséquence, quoique certes non moins répréhensible pour autant, de cette agression de l'OTAN à l'encontre de la Yougoslavie, pays pourtant souverain et dont cette province du Kosovo faisait en outre encore, jusqu'à preuve du contraire, partie intégrante, sauf bien sûr, comme c'était là le cas le plus flagrant, à bafouer de manière éhontée les normes du droit international le plus imprescriptible.

La vérité, donc ! Oui : j'étais enfin parvenu à obtenir ainsi, en cette guerre où les divers appareils de propagande rivalisaient d'imagination souvent aussi malsaine que débridée pour ourdir les mailles de ces stratagèmes destinés à tromper leurs opinions publiques, à une parcelle, certes toute simple mais néanmoins précieuse, de vérité ! Et, révolté plus encore qu'indigné, en proie à une colère que seule la décence m'obligeait à contenir dans les limites de mon être, j'imaginai alors, à Bruxelles même, la capitale de l'Europe, le quartier général des forces de l'OTAN et, gesticulant du haut de son pupitre comme un pantin s'agitant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tombe repose dans les jardins gracieux d'un paisible monastère situé, sur la route menant à cette magnifique montagne enneigée qu'est Sar Planina, frontière naturelle entre le Kosovo et la Macédoine, à trois kilomètres, à peine, du centre-ville) et peut encore se targuer, à l'heure actuelle, d'être, tel un rare modèle de civilité entre les peuples, multiethnique et pluriconfessionnelle.

Bref : un joyau, en son écrin de verdure, de l'art médiéval, fût-il orthodoxe, musulman ou byzantin, que Prizren. C'est une sorte de petit Sarajevo ou même de Mostar, au climat méditerranéen et aux couleurs chatoyantes mais tendres, traversée par une rivière, la Bistrica, qui, ondoyant sous d'anciens ponts de pierre blanche et d'arcades teintées d'ocre ou de rose, y coule élégamment, nonchalante et rapide à la fois, chargée d'écume et comme d'une myriade d'étincelles sous l'éclat du soleil, en son cœur historique : un centre regorgeant de richesses artistiques et caractérisé par la diversité culturelle, où les vingt-six mosquées et minarets qui l'ornent depuis maintenant près de six siècles (époque où, après l'invasion des Turcs jusque dans ces terres, se constitua l'Empire ottoman) sont tous, contre ce que va proclamer la partialité des médias occidentaux, encore absolument intacts tant ils sont respectés ici, à l'instar de toute œuvre d'art comme de monument religieux, par la population serbe en son ensemble, fidèle qu'elle est, en cela, à une profonde et belle tradition, en cette antique mais brillante cité, de tolérance.

Ainsi, arrivé à Prizren, me rendis-je aussitôt chez son maire, Ljubisa Stevanovic, qui, ses bureaux étant déjà fermés au vu de l'heure tardive, se trouvait, m'indiqua un passant qui me reconnut, dans une sorte de permanence, étant donné l'état de crise, située dans le vieux quartier de la ville, juste derrière l'église de la Sainte-Trinité (l'église orthodoxe la plus importante de ce diocèse), à côté d'un petit parc où trône,

imposante, la statue du roi Dusan.

Je me souviens parfaitement de cet endroit pourtant plutôt modeste d'apparence. Car, tous ses lieux d'accès étant barricadés, entourés de près d'une trentaine de soldats en armes et donc interdits à toute personne étrangère au service, c'était là, en effet, la seule présence militaire qui fût perceptible à Prizren. Ljubisa Stevanovic, énergique petit homme de moins d'un mètre cinquante, lui aussi revêtu d'un treillis, m'emmena alors immédiatement, à ma demande et après m'avoir accueilli également avec une rare déférence, vers l'hôpital de la ville, où gisait donc encore, en des conditions particulièrement précaires, une cinquantaine de blessés provenant de cette colonne de réfugiés albanais bombardée, l'avant-veille, par un raid de l'OTAN.

Et puis là, en ces salles sentant la misère plus encore que la maladie, le même spectacle, effarant et révoltant à la fois, qu'à l'hôpital, le matin même, de Djakovica : les mêmes hurlements s'élevant des chambres et les mêmes gémissements retentissant dans les couloirs ; les mêmes cris semblant déchirer les murs et les mêmes plaintes paraissant envahir l'espace ; les mêmes pleurs lacérant mon âme et les mêmes lamentations ébranlant ma conscience ; les mêmes scènes de détresse et de désolation ; les mêmes vues de membres amputés et de plaies infectées ; les mêmes irréparables lésions et les mêmes inguérissables blessures ; les mêmes brûlés et les mêmes invalides ; les mêmes mutilés et les mêmes estropiés ; les mêmes corps inertes et les mêmes attitudes figées ; les mêmes visages épouvantés et les mêmes traits décomposés ; les mêmes gestes apeurés et les mêmes bouches muettes ; les mêmes regards désespérés et les mêmes yeux égarés ; les mêmes enfants perdus et les mêmes mères éplorées ; les mêmes femmes meurtries jusque dans leurs entrailles les plus intimes et les mêmes hommes écorchés jusque

dans leur dignité la plus impénétrable ; les mêmes vieillards sales et affamés, effrayés et hagards, agonisant en un atroce râle, seuls sur leur lit brinquebalant, comme déjà morts.

Oui : les mêmes scènes d'apocalypse ; le même sang partout ; la même, gigantesque et bouleversante, souffrance ; et moi, perclus de douleur et transi de tristesse, empli d'une peine infinie et pétri d'un inexprimable courroux, ressentant la même discrète mais immense compassion, pour tous ces déshérités, au tréfonds de mon âme ! Jamais, aussi longtemps que Dieu me prêtera vie, je n'oublierai... non, jamais... jusqu'à mon dernier souffle et ultime battement de paupière !

Non : jamais je ne pourrai oublier, gravé qu'il est dans ma mémoire, ce jeune garçon, âgé de dix ans tout au plus, retrouvé, complètement déshydraté et en état de choc, aux côtés de ses parents morts, tous deux écrasés sous l'énorme poids d'un pylône arraché de terre par l'explosion de l'un des missiles. Je le revois, sanglotant sans pouvoir s'arrêter, ne fût-ce qu'une infime seconde, tant son traumatisme psychique était profond, probablement irrémédiable. Il me regardait fixement, raide et muet, comme paralysé en son éternel silence, sans que, ignorant ainsi tout de son existence et jusqu'à son nom même, j'eusse pu, un seul instant, entrer en contact avec lui, enfermé qu'il était désormais, aux confins d'une inconsolable solitude, en son propre vide intérieur, pire que le plus insondable des autistes. Oui : ses séquelles, par-delà certes quelque amélioration toujours possible au niveau de ses neurones ou de son système nerveux, étaient irréversibles, me confia, navré et désabusé à la fois, le directeur général de l'hôpital de Prizren, le professeur Milorad Jovanovic, et toute thérapie, insista-t-il encore en son diagnostic, se serait révélée, sinon vaine, du moins inefficace, fût-ce à long terme, pour cet enfant dont la vie se trouvait ainsi déjà, à l'aube de son adolescence, à jamais brisée, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Belgrade, le 27 avril 1999

Il est des sentences de poète qui, lorsque vous les avez lues, vous restent à jamais gravées en votre esprit, surtout lorsque, par-delà leur force ou leur beauté, elles correspondent à votre propre état d'âme. Ainsi, de manière analogue, est-ce très certainement cette phrase de Baudelaire à caractériser le mieux, aujourd'hui bien plus encore qu'hier, ma personne : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans » écrit-il effectivement en guise de prélude à l'un de ses douloureux « *Spleen* ». Il poursuit, d'autant plus explicite, sur sa lancée :

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
(...)
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.
- Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où comme des remords se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.

Ainsi de ces événements qui ont marqué, indélébiles pour moi, ces jours de guerre, il y en eut bien d'autres encore ici en Serbie, ces dernières heures, dont celui-ci, particulièrement honteux et où je fus, là aussi, l'épisodique et démuni, quoique privilégié, paradoxalement, témoin.

C'était la nuit du 22 au 23 avril dernier, vers deux heures du matin : date et heure auxquelles l'OTAN a bombardé le siège central de la télévision serbe, à Belgrade. J'étais ce soir-là, comme d'habitude lorsque je ne suis pas en voyage quelque part

en Yougoslavie, chez Nebojsa, sur les hauteurs de la ville, du côté du quartier de « Zvesdara », vers la fin du boulevard de la Révolution. Les sirènes d'alarme avaient depuis longtemps, déjà, retenti aux quatre coins de la capitale. J'étais donc aux aguets quoique, mû par un certaine dose de fatalisme, plutôt tranquille, quasi serein. Je bavardais avec Nebojsa et Nenad, tout en regardant les informations du journal télévisé. J'entendis soudain le moteur des avions de l'Alliance s'approcher à grande vitesse, menaçants, et le tir immédiat des batteries anti-aériennes serbes leur répondant, comme en écho. Je sortis alors de la maison, dans la rue, où les lumières étaient, comme chaque soir, éteintes. L'obscurité était totale. Le silence, non moins complet. J'ai alors scruté attentivement, longuement, le ciel noir. J'y vis ensuite une myriade d'étincelles, comme un filament d'étoiles filantes ayant aussitôt pris en chasse les avions de l'ennemi tout proche : le feu nourri, en effet, de la DCA. Puis tout à coup, vers le bas de la ville, une énorme détonation, suivie instantanément d'une immense lueur jaune, d'un éclair virant à l'orange : comme un champignon lumineux semblant embraser aussitôt le cœur de la cité et, parallèlement, plus d'image ni de son, plus de signal même, hormis un incessant et fastidieux grésillement, sur l'écran de télévision de Nebojsa. Et pour cause : c'était le siège de la télévision serbe d'État (RTS) qui venait d'être touché, en plein milieu, par un missile, probablement américain (comme tout ce qui bombarde Belgrade) tant sa précision fut redoutable, diabolique !

Je me suis alors engouffré, avec Nebojsa, dans la voiture de Nenad et me suis immédiatement rendu, avant même les pompiers, les ambulanciers et les urgentistes, sur les lieux du drame : le bâtiment, situé au centre de la ville, de la télévision où, encastré dans sa porte d'entrée principale, fumait encore, émergeant à travers un invraisemblable nuage de poussière et de

cendres, la carcasse calcinée de ce satané missile.

Et là, comme déjà plusieurs fois auparavant, la même vision d'enfer, le même spectacle d'apocalypse ; les mêmes colonnes de feu, le même incendie et le même brasier, les mêmes crépitements de flammes ; le même bûcher incandescent sur lequel semblaient immolées les mêmes torches vivantes ; les mêmes éclairs de magnésium, la même puanteur d'hélium, les mêmes retombées d'uranium, la même âcre et nauséabonde odeur de poudre ; les mêmes scènes de carnage, les mêmes corps inertes et ensanglantés, les mêmes cadavres déchiquetés, les mêmes têtes éclatées, les mêmes cervelles écrabouillées, les mêmes membres éparpillés, les mêmes jambes arrachées, les mêmes pieds broyés, les mêmes bras écartelés, les mêmes mains coupées, les mêmes os fracassés, les mêmes poitrines défoncées, les mêmes entrailles déchirées, les mêmes viscères triturés, les mêmes dépouilles carbonisées, la même chair brûlée, la même peau noircie ; le même enchevêtrement de ferraille tordue, le même métal plié, les mêmes tôles froissées, les mêmes pylônes démantibulés, le même béton explosé, la même pierre éventrée, les mêmes murs écroulés, les mêmes sols effondrés, les mêmes toits soufflés, les mêmes charpentes suspendues dans le vide, les mêmes palissades grinçant en l'air, les mêmes cloisons claquant au vent, les mêmes fenêtres cassées, les mêmes carreaux volatilisés, les mêmes débris de verre, le même amoncellement de gravats et de détritrus ; les mêmes arbres déracinés, la même nature pulvérisée, la même vie anéantie, la même présence, enfin, de la mort ; les mêmes regards figés, les mêmes visages pétrifiés, les mêmes bouches grimaçantes, le même sang glacé ; la même poussière blanchâtre répandue tout autour de cet immense sarcophage de fer et de ciment, les mêmes cendres grisâtres recouvrant la même désolation, le même cauchemar ; et puis, surtout, se dégageant de temps à autre de ce silence quasi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cacak, de notre arrivée. Dusan Simic, quant à lui, avait, pour l'occasion, également convié à notre rendez-vous l'actuel président, pour le Kosovo, du Parti socialiste serbe : le brave Zivorad Igic, sympathique et chaleureux vieillard aux cheveux blancs mais, surtout, ancien résistant – un « Partisan » de Tito – et, jusqu'à ce jour, communiste convaincu, resté farouchement ancré, par-delà même les remous de l'Histoire, au dogme titiste. Nostalgique de cette époque pourtant révolue, il ne cessait d'ailleurs de m'interpeller, dans son amical langage, par le terme de « camarade » : « *druge* » en serbo-croate.

Je ne m'attarderai pas, ici non plus, sur la discussion (au demeurant aimable et agréementée, comme le veut la tradition en ces lieux, de l'incontournable *rakia*, elle-même accompagnée de l'inséparable « café turc ») qu'eurent Dusan Simic et Zivorad Igic (responsable également, pour la mairie, du service de presse) avec Philippe Lamair et Stefan Blommaert. Elle n'est, du reste, pas difficile, en pareil contexte, à imaginer, telle une invariable litanie : condamnation, sans appel, des bombardements de l'OTAN à l'encontre de leur pays comme de leur peuple ; critique, tout aussi sévère, de cet indigne comportement de l'Occident en son ensemble, quoique de la France (déception, doublée d'un indéfectible sentiment de trahison, eu égard à la vieille et sacro-sainte amitié franco-serbe) en particulier ; procès non moins véhément, quoique toujours posé, des médias, et de l'intelligentsia européenne en général, au regard de cette invraisemblable démonisation, depuis le début de la guerre en ex-Yougoslavie, dont sont systématiquement victimes, au bénéfice des seuls Bosno-Musulmans, Croates ou Kosovars, les Serbes ; explication, enfin, des raisons les plus profondes (fussent-elles politiques, historiques, culturelles ou religieuses) de ce conflit, certes souvent incompréhensible à l'aune de nos principes moraux, entre Serbes et Albanais. Mais

ce que Igic tint surtout à nous préciser alors, afin de s'exonérer par avance de tout reproche comme de toute accusation, c'est que, pour reprendre ses propres mots, « seuls ceux qui avaient du sang sur les mains », en l'occurrence les combattants et les complices de l'UCK, ce « fascisme vert » comme il le qualifia encore, étaient expulsés du Kosovo, c'est-à-dire hors des frontières de la Yougoslavie, vers les camps des pays limitrophes, Macédoine et Albanie en tête.

Philippe et Stefan enregistrèrent bien sûr avec la circonspection nécessaire en pareille circonstance tous ces griefs que Dusan et Zivorad tentèrent, tour à tour, de leur exposer, par-delà leur fermeté, avec sérénité. La conversation, tandis que les déflagrations dues aux raids quasi ininterrompus de l'aviation ennemie continuaient à se faire entendre tout autour de la ville, dura, à peu près, une heure. Puis, sans même attendre la fin du bombardement, nous nous rendîmes, ensemble toujours, dans le quartier du vieux Pristina.

Mais ce qui, à ce moment-là, me frappa le plus, alors même que nous marchions parmi ces rues en ruine et que les avions décrivaient d'incessantes courbes dans le ciel bleu, fut le soudain retentissement, comme suspendue dans l'air pur, d'une immense cloche d'église auquel vint se mêler langoureusement, telle une longue et poignante prière, un chant religieux : un chant orthodoxe, magnifique de gravité tout autant que de douceur, interprété par un chœur d'hommes aux voix superbes de plénitude. C'était, porté par un mysticisme aussi mélancolique qu'intériorisé, le funèbre « Chant de Hilandar », dont je ne connais, au monde, rien de plus mystérieusement beau ni de plus sacré !

Et puis, plus extraordinaire encore, sur la place centrale de Pristina, à proximité du théâtre municipal (là où, quelques jours à peine auparavant, je participai à l'un de ces meetings de

protestation à l'encontre de l'OTAN), sur le trottoir même et alors que les avions continuaient de survoler dangereusement la ville, pilonnant sans rémission sa proche banlieue, une trentaine d'hommes, répartis par groupes de deux, les uns rangés aux côtés des autres comme en un concours organisé, jouant imperturbablement, passionnés mais concentrés, aux échecs : une vision sidérante, au vu de semblable contexte guerrier, et surréaliste, digne d'un film, dans sa folie débridée et toute balkanique, de mon ami Emir Kusturica, notamment certains épisodes, particulièrement loufoques, délirants quoique toujours émouvants, du *Temps des Gitans* ou d'*Underground*. Mais c'est aussi l'une des plus mémorables scènes du *Septième Sceau*, très métaphysique film du grand Ingmar Bergman, qui me vint alors à l'esprit : celle où l'on voit le spectre de la mort s'approcher lentement mais inexorablement, menaçant sous son voile noir et sa figure blanche, d'un joueur d'échecs isolé sur une plage déserte, abandonnée des hommes et loin de toute vie, sinon celle, sous le ciel tourmenté, le fracas des vagues et les nuages bas, de l'angoissante voix du néant. Aussi magique qu'inquiétant !

Et pourtant, par-delà l'étrangeté de la situation, ces échiquiers sur lesquels l'on jouait ainsi de manière aussi acharnée, quoique parfaitement scrupuleuse, n'étaient-ils pas eux-mêmes – me demandai-je – comme la métaphore la plus explicite, fût-elle des plus paradoxales en son excentricité, de cette bataille, ô combien importante pour l'avenir de l'Europe (de sa liberté, en particulier), que se livraient alors, sur l'échiquier géostratégique du monde, Serbes et Occidentaux ? Restait à savoir qui, de ces deux camps provisoirement adverses, gagnerait la partie, emportant ainsi définitivement l'enjeu : un enjeu énorme, quasi planétaire, et en tout cas anormalement, en son odieuse mais cruelle farce politico-médiatique,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

catholique....), vivaient encore ensemble, après un conflit aussi sanglant et meurtrier, en cette partie du Kosovo.

Mais la situation à Prizren me parut, d'emblée, moins calamiteuse, sur le plan économique et social, qu'à Mitrovica, Pristina ou Djakovica, pour ne s'en tenir qu'à ces villes du Kosovo que j'avais déjà visitées, les jours derniers, en ce mois de guerre. Ainsi, par exemple, sa principale boulangerie, située dans l'artère centrale de la ville et dont le propriétaire était albanais, fonctionnait-elle toujours quoique le pain y fût bien entendu, comme pour toutes les denrées alimentaires de première nécessité en cette malheureuse province de la Serbie, rationné. C'est, du reste, sur le trottoir même de ce magasin, juste devant sa haute façade, que, ce matin-là, je rencontrai, alors qu'il y faisait, comme tout le monde, une interminable queue pour acheter son pain, le président de la communauté musulmane (autre qu'albanaise) de la région : un certain Refik Senadovic, homme d'âge mûr (la soixantaine bien sonnée) qui, après m'avoir reconnu et salué de façon amicale, m'accosta pour me dire lui aussi, face aux caméras de la télévision belge, tout le mal qu'il pensait, se répandant en vitupérations et insultes de toutes sortes, des séparatistes kosovars (et, au premier chef, d'Hashim Thaci). Pis : il les accusa lui aussi, non moins ouvertement, d'avoir déclenché expressément, par la multiplication de leurs violences à l'encontre des populations civiles, là encore toutes ethnies confondues (Serbes, musulmans et, parfois même, Albanais), cette guerre avec les forces serbes.

Car cette partie du Kosovo (entre Brezovica et Prizren, donc) est également peuplée, à l'instar de la Bosnie, d'une importante communauté musulmane non albanophone : d'anciens Serbes (et quelquefois Croates) convertis, lors des cinq siècles d'occupation ottomane en cette région des Balkans, à l'islam. Du reste, une fois passée, venant de Brezovica, cette

chaîne de montagnes appelée donc Sar Planina, ce sont tout autant de villages serbes que musulmans, les minarets de leur mosquée s'élançant encore parfaitement intacts dans le ciel, qui se succèdent, de manière alternée, tout au long de cette magnifique route descendant, étroite et sinueuse, vers Prizren. Aussi ce Refik Senadovic, demeuré en tout point loyal, à l'instar de la plupart de ses pairs, à la Yougoslavie en tant qu'État souverain et unifié, était-il, quant à lui, originaire du plus important de ces bourgs musulmans : Recane, dont la géographie de son bel ensemble architectural épouse, non moins élégamment, les courbes de la rivière Bistrica, sauvage et paisible à la fois, avec son eau pure et cristalline coulant entre roches, arbres, pierres et bois, pour s'accélérer parfois, telles des secousses imprévisibles, en un torrent formant, par endroits, une série de bruyantes mais superbes cascades d'écume blanche.

Le maire de Prizren, Ljubisa Stevanovic, donna également un entretien, pour le compte des deux télévisions belges, concernant l'état actuel, depuis le début de ces opérations de l'OTAN, de la population de sa ville, surtout (en pourcentage) sa répartition, sur le plan démographique, ethnique : déclaration à laquelle, nourrissant un scepticisme aussi rationnel qu'instinctif à l'égard de toute manœuvre politique et autres calculs de propagande, je n'accordai cependant pas, malgré la bonne volonté de ce maire, trop de crédit. D'autant que, par-delà cette foule certes bigarrée et foisonnante aux alentours du marché public comme de ses rues avoisinantes (où, regorgeant d'arômes et de senteurs les plus diversifiées, s'étalait, adossée à la vitrine des boutiques, une série d'échoppes remplies d'herbes et d'épices), c'était surtout des femmes et des enfants, de nombreux vieillards et quelques adolescents, mais finalement très peu d'hommes, que l'on voyait se promener, apparemment en toute quiétude malgré quelque affrontement sporadique, en ce

dédale coloré.

Certes, en cette ville grouillant de monde, à la longue et belle tradition de tolérance et de cosmopolitisme, les robes les plus bariolées (chez les Gitanes) comme les décolletés les plus osés (chez les Serbes) côtoyaient-ils au même moment, se croisant parfois en un saisissant mélange de tons et de tissus, d'étoffes chamarrées et de parfums exotiques, les foulards les plus rigoureux (chez les Albanaises) comme les voiles les plus austères (chez les musulmanes). Mais enfin, me demandai-je alors à nouveau perplexe, sinon perturbé et même quelque peu déstabilisé par ce qui se donnait ainsi à voir là devant moi : où avaient donc bien pu passer, en effet, tous ces hommes d'âge mûr - en condition de se battre, donc - et de raison ?

Réponse non malaisée, hélas, à trouver ! Les Serbes, probablement, étaient au combat, enrôlés de gré ou de force, aux côtés de leur armée. Quant aux Albanais, ils avaient tout simplement disparu, s'étant très certainement enfui, après cette cinglante défaite de l'UCK face à la VJ (« *Vojska Jugoslavija* », traduction littérale, en serbo-croate, d'« armée yougoslave »), en quelque camp retranché, soigneusement caché à l'ombre des montagnes, du maquis albano-macédonien. À moins qu'ils ne fussent, bien pire encore, morts et enterrés en quelque énorme fosse commune : ce que, toutes ces explications n'étant vraies que de manière partielle seulement, je me refuse, contre ce que va proclamant de façon souvent éhontée la propagande médiatique occidentale, à croire dans la mesure où les camps de réfugiés albanais, voire macédoniens, pullulent apparemment, au vu de la multitude de ces images diffusées quotidiennement sur nos propres écrans de télévision, de ces terroristes et autres bandits du même infect acabit (dealers de drogues dures, trafiquants d'armes lourdes et pourvoyeurs de jeunes prostituées, pour la plupart terrifiées face à leurs tortionnaires,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

présida avant tout, par-delà même la défense de ces principes universels que sont la justice et la vérité, à mon combat, tout au long de cette guerre en ex-Yougoslavie, auprès des Serbes (quoique jamais pour autant – je tiens à le spécifier à nouveau – contre les Croates, les musulmans ou les Albanais en tant que peuples, non moins respectables), y compris en ces moments où mes pairs, pour cette seule raison, se détournèrent alors de moi, jusqu’à ma conspuer parfois publiquement.

Ainsi : position métaphysique, plus encore qu’éthique, que la mienne en ce difficile et solitaire combat ! Bien plus : c’est d’une véritable dimension poétique, plus encore que d’un réel sens épique, que je crois pouvoir également entouré, fût-elle maudite elle aussi, cette singulière et folle lutte auprès d’un peuple aussi mal-aimé (pour reprendre le titre du poème – *La Chanson du mal-aimé* – de Guillaume Apollinaire), sinon détesté, voire honni, de par le monde !

Ce genre de revendication, le grand et audacieux Alexandre Pouchkine ne l’avait-il pas déjà lui même énoncé, au faîte d’une solitude teintée de chagrin, en ces vers intitulés *Au poète* ?
Ainsi :

Poète, n’attends rien des faveurs du vulgaire.
L’extase et l’ovation bruyante n’ont qu’un temps ;
qu’un sot juge ton œuvre ou que le peuple en rie,
toi, demeure serein, taciturne et constant.

(...)

Satisfait ? – Laisse alors la plèbe t’insulter
et cracher sur l’autel où crépite ta flamme
ou, par enfantillage, ébranler ton trépied.

Est-ce à dire que ce soit ce genre d'idéalisme philosophique, mélange d'esthétique romantique et de mystique athée, à avoir donc déterminé, en ce combat que je mène désormais depuis tant d'années dans les Balkans, mon comportement, ma pensée comme mon action, tout entier ? À plus tard, certes, la réponse ! Car il est vrai, heureusement pour moi, qu'il existe parfois également, en cette sorte de pénitence que je me suis ainsi infligée en me rendant sur ces terres, des péripéties plus agréables à se remémorer, des épisodes plus légers à raconter, de plus enviabiles tranches de vie à relater.

Parmi ces faits positifs, lors de mon récent voyage au Monténégro (où j'arrivai le soir du 28 avril, logeant à l'hôtel « Ljubovic », non loin de l'aéroport civil et militaire de Podgorica, bombardé cette nuit-là, malgré le feu nourri de la DCA yougoslave, par une cinquantaine de projectiles), la libération sans condition, le 1^{er} mai dernier, après que je fus personnellement intervenu deux jours auparavant auprès des autorités militaires compétentes, d'un cameraman de TF1 (la première chaîne de télévision française) : Éric Vaillant, alors arbitrairement détenu depuis le 20 avril (date à laquelle il avait été interpellé par la police militaire yougoslave), après avoir été injustement accusé d'espionnage, à la prison de Spuz, bourgade située non loin de Podgorica (capitale du Monténégro) ; et ce, circonstance aggravante pour lui, en attendant de passer devant un tribunal de la cour martiale...

C'est un autre journaliste de TF1, Stéphane Ferracci (assisté de son technicien Didier Turquet), que je rencontrai alors que j'étais en train de dîner au restaurant avec mon amie Zorica Tajic (francophile, traductrice de Marcel Proust, mais, surtout, militante au sein du Parti socialiste populaire du Monténégro, le SNP, dont le président n'est autre que l'actuel Premier ministre

de Yougoslavie, Momir Bulatovic, homme de paille de Milosevic), qui m'informa de ce grave épisode : incident face auquel, ne fût-ce qu'au nom de cette liberté de pensée et de parole pour laquelle je n'ai jamais cessé de me battre, je ne pus bien sûr pas rester insensible.

Un procès aussi sommaire qu'indu, que celui du pauvre et naïf Éric Vaillant : coupable seulement, en réalité, d'être entré, telle une victime aveugle mais consentante, sur le territoire yougoslave sans l'indispensable visa dès lors que la police monténégrine, contrôlée par son président Milo Djukanovic (opposant à Slobodan Milosevic), favorise ce type d'incursion journalistique en réponse, afin que cette même presse le divulguât ensuite au monde entier, aux manœuvres d'intimidation, à son encontre, d'une armée yougoslave censée chapeauter, l'état de guerre ayant été proclamé là aussi, toutes les polices, fussent-elles serbes ou monténégrines, du pays. C'est dire si le malheureux Éric Vaillant fut en fait le bouc émissaire de ces rivalités, et autres infamies, internes !

Stefan Blommaert (de la télévision belge flamande), qui m'accompagna, flanqué d'un jeune cameraman serbe, jusqu'en ces territoires, filma entièrement cet entretien – conversation ayant donc abouti à la libération inconditionnelle du journaliste français – que j'eus dans une caserne du centre de Podgorica, le 29 avril dernier, avec les responsables militaires de la région (les colonels Miodrag Tomic et Milan Simic, de la « deuxième armée », en poste au Monténégro). Les médias serbes, hélas, préférèrent passer toutefois sous silence cet événement pourtant majeur (mais, il est vrai, peu honorable pour les autorités yougoslaves) dès lors que Milosevic (auquel il est fortement déconseillé, en cette vieille et ridicule mentalité d'apparatchik où règne encore le culte de la personnalité, de porter ombrage) faisait quant à lui libérer (sous la pression d'un Jessie Jackson

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peine arrivés par ferry !

Le pope qui veillait sur les trésors du monastère de Savina n'y prêta, quant à lui, guère attention, concentré qu'il était sur les seules choses divines, et nous convia alors à venir nous asseoir sur un énorme banc de pierre afin d'y déguster, dans la quiétude de son jardin et à l'ombre de quelque tilleul en fleurs, la traditionnelle confiture de fruits (faite, la plupart du temps, d'abricots, de cerises ou de prunes) que Serbes et Monténégrins offrent d'habitude, accompagnée par le rituel verre de slivovitz ou de rakia, à leurs invités, en guise de bienvenue, lorsqu'ils entrent, pour la première fois, chez eux.

Retour ensuite, pour le déjeuner, au fort de Herceg Novi (alors transformé en une sorte de club pour les officiers de l'armée) où me fut servi un repas plutôt frugal, contrairement aux us et coutumes en ces lieux, sinon carrément spartiate : la gamelle, sans que cela dérogeât cependant aux lois de l'hospitalité, du soldat yougoslave moyen.

L'après-midi était plutôt bien entamé lorsque, interrompant soudain la fin de notre déjeuner, Pavicevic me proposa de le suivre, accompagné de mes amis, jusqu'à Kotor (autre lieu prisé, en temps de paix, par les touristes), où j'aurais alors pu visiter en toute liberté, sans restriction aucune, la plus grande des frégates de la marine yougoslave : le « Kotor » précisément, un vieux (mais encore opérationnel) bâtiment, long de quatre-vingt-douze mètres, équipé d'une douzaine de missiles (des « raket », comme on les nomme ici) à longue portée. Surpris, j'acceptai néanmoins l'invitation. D'autant que Stefan Blommaert, qui était toujours à mes côtés, y aurait pu ainsi réaliser tout à loisir, me fut-il promis, un reportage d'une importance considérable, et exclusif surtout, pour son journal : une aubaine, sous forme de scoop, pour un professionnel de son calibre ! Ainsi nous dirigeâmes-nous alors, épousant les sinueux lacets des

splendides Bouches de Kotor sur une trentaine de kilomètres, vers Kotor même, où était donc ancré en sa rade, apparemment tranquille, l'imposant, quoique vétuste et même quelque peu rouillé, navire de guerre.

Il était seize heures lorsque, salué par une vingtaine de marins stationnés sur le pont, je pénétrai, accueilli par le commandant du navire, le major Jelko Hercegovic, à l'intérieur du « Kotor », où je fus directement conduit vers la cabine des officiers. Là m'attendaient les colonels Dragisa Lekic, commandant d'un escadron entier (comprenant quatre frégates, équipées également de missiles), et Radomir Grujic, capitaine d'une partie significative, y compris de quelques sous-marins à têtes nucléaires (achetées, à l'époque de la Guerre froide, aux Russes), de la flotte yougoslave. On me servit bien évidemment, en guise de bienvenue à bord, l'inévitable rakia, puis vint, tout aussi prompt, l'immanquable discours officiel : une tirade ayant eu plus spécifiquement trait à la situation politique du Monténégro (quoique ne me fût certes pas épargné, là non plus, ce sempiternel refrain consistant à clamer haut et fort l'« union sacrée », jusqu'à la « victoire finale », du « vaillant peuple serbe »).

Ainsi me fut-il expliqué avec force de détails, de la part de ces militaires demeurés loyaux à Slobodan Milosevic, et donc à la cause de la Yougoslavie, que Milo Djukanovic, le président du Monténégro, n'était autre qu'un traître lui aussi, un « vendu » dénué de tout scrupule, un « pourri » composant, afin de satisfaire ses intérêts personnels, avec l'ennemi (l'OTAN, en l'occurrence) dès lors qu'il s'échinait à courir les diverses capitales occidentales en vue, non seulement d'en obtenir le soutien stratégique et autres appuis financiers, mais d'en appeler surtout – comble de la félonie – au bombardement pur et simple de son propre pays. Pis : ce n'était, me fut-il encore juré, qu'un

vil et sombre opportuniste, un piètre et détestable arriviste, un être médiocre, méprisable, avide de pouvoir et d'argent afin d'assouvir, en mythomane invétéré, ses seules ambitions ! C'est dire si cette armée yougoslave, et le régime en général, ne le porte pas dans son cœur. La police monténégrine elle-même, contrôlée par Djukanovic en personne, semble d'ailleurs craindre, à voir la très menaçante façon dont elle surveille tous les accès à la capitale, Podgorica, un coup d'État, un putsch de la part de Milosevic, commandant en chef des armées. Elle patrouille les rues, avenues et boulevards dans des fourgons blindés, quadrille entièrement, lourdement armée et revêtue de treillis noirs, la ville, surtout ses principales places, artères et centres névralgiques, barricadant les édifices de ses ministères ainsi que l'entrée de la télévision, avec des tireurs d'élite positionnés sur le toit des immeubles aux alentours. La police et l'armée se font face, se jaugent, se regardent comme des chiens de faïence, s'épient, mesurent leurs forces respectives, se neutralisent mutuellement. C'est à qui tirera le premier, ou, c'est à espérer, pas du tout ! La tension est palpable, la situation instable, l'ambiance pesante, le calme précaire, l'avenir incertain. On sent que tout, à chaque instant, peut basculer, dégénérer, sombrer dans l'anarchie, s'enfoncer dans le chaos, une autre folie. Bref : Podgorica paraît, elle aussi, en état de siège, comme s'il y avait là une guerre larvée (même si je ne crois pas, les Serbes et les Monténégrins étant trop proches culturellement, à la guerre civile) dans la guerre proprement dite (entre la Yougoslavie et l'Occident). Aussi, le divorce entre la Serbie et le Monténégro me semble-t-il, en de telles conditions, consommé, sinon sur le papier du moins dans les faits, au sein de la République fédérale de Yougoslavie. Bien plus : je suis persuadé, cet effarant mais infaillible mécanisme ayant déjà fait ses preuves lors des précédentes guerres de Croatie et de Bosnie,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mythes, même s'ils n'étaient pas écrivains, de Bolivar au Venezuela, de Lawrence en Arabie et du Che à Cuba, et puis tous ces autres inconnus, humbles mais sûrs résistants à l'oppression, l'injustice et le mensonge, sur terre.

Davantage : ne serais-je donc pas moi-même allé, m'étant ainsi rangé délibérément aux côtés de ces prétendus « mauvais » que sont les Serbes, jusqu'à vendre, en un vertigineux et impossible défi, mon âme au diable, tel, bien que je me répute incorruptible, Faust face à Méphistophélès ? La question, aussi urgente que fondamentale, mérite, certes, d'être posée pour qui se réclame d'un minimum d'intégrité intellectuelle et de conscience morale. Car le nœud du problème – nœud peut-être inextricable – réside, précisément, là : défendre la cause de ce peuple (dont je ne méconnais pourtant pas les faiblesses, ni ne mésestime les lacunes) sans pour autant – la nuance est de taille – cautionner les crimes de ses dirigeants. La gageure, on on conviendra aisément, n'est pas simple, tant la frontière est subtile et la limite ténue quoique précise (et que je ne franchirai donc pas), comme je n'ignore pas non plus que le risque de me voir ainsi mal interprété, dans ma démarche comme dans mon intention, est grand !

Mais à plus tard, toutefois, la réponse définitive, circonstanciée et argumentée, à cette interrogation cruciale, tant sur le plan philosophique qu'éthique. Car, pour l'heure, c'est sur la poursuite de ce journal de guerre que je souhaiterais, nanti de la nécessaire force de raison – ce qu'Emmanuel Kant, mon philosophe de prédilection, appelait aussi la « faculté de juger » – me concentrer davantage.

Kant, justement ! C'est pour avoir lu son indépassable Critique de la raison pure, ouvrage publié en l'an de grâce 1781, huit ans avant la Révolution française, le parachèvement du Siècle des lumières (l'*Aufklärung*, en allemand) et l'avènement

de la démocratie (avec son éblouissante « déclaration universelle des droits de l'homme »), que j'ai appris, modestement, à « suspendre mon jugement » (ce que la langage philosophique nomme *épochè*) avant, précisément, de juger : juger en toute conscience, avec les indispensables preuves à l'appui. Ainsi, transposé sur le plan pratique, c'est-à-dire appliqué concrètement à mon engagement auprès des Serbes, cela veut dire, très exactement, que j'ai tenté patiemment, en vivant à leurs côtés (souvent dans l'adversité et parfois à mes dépens) pendant près d'une décennie, de les comprendre, y compris à travers ce que je relate en ce journal, avant de les juger précipitamment et de verser dès lors, faute d'*épochè*, de suspension provisoire du jugement et de nécessaire prudence analytique, dans je ne sais quelles absurdes théories (surtout culpabilisantes), d'indus préjugés et autres idées préconçues, toutes aussi fausses qu'absconses.

Question de méthode, donc, en matière de pensée : prenant les impérieuses leçons de Kant comme modèle intellectuel et référence philosophique, j'ai ainsi privilégié, en l'occurrence, la rigueur de l'analyse à la commodité du dogme, et préféré – le paradoxe n'est qu'apparent – l'exigence conceptuelle, fût-elle difficile, ingrate et solitaire, au conformisme ambiant, à la simplification réductrice, source d'erreurs extrêmement préjudiciable à toute sincère recherche de la vérité, si tant est que celle-ci soit accessible, en un contexte aussi complexe que celui d'une guerre, à la raison. Bref : la réflexion critique comme antidote au sommeil dogmatique (pour reprendre, ici aussi, la terminologie kantienne) !

Mais pourra-t-on seulement entendre, en cet obscur monde où les foudres du manichéisme l'emportent trop souvent sur les lumières de l'intelligence, ce genre de discours, pourtant sensé, sinon élémentaire ? Là encore, seule l'Histoire, posthume ou

non, me jugera (c'est, parlant de cette « faculté de juger » typiquement kantienne, le cas de le dire)...

C'est donc à une terrible bataille, aussi gigantesque qu'insensée, par-delà la disproportion des forces en présence, que, témoin résolu de mon temps, j'assiste ici, de jour comme de nuit et quasi sans interruption, entre les Serbes, aguerris comme ils ne le furent jamais encore au cours de leurs diverses épopées du passé, et l'OTAN, déterminée, quant à elle, à les mater, jusqu'à leur pure et simple capitulation.

Ainsi, habitué désormais à me rendre, moi aussi, sur tous les fronts, est-ce à Novi Sad, la ville de Yougoslavie la plus massivement bombardée jusqu'à présent, que je suis allé, toujours accompagné de Nenad, Nebojsa et Stefan Blommaert (ainsi que de son technicien), ce 6 mai dernier. Car ce ne sont pas seulement ses usines qui y ont été entièrement dévastées, mais ses cinq longs ponts enjambant le Danube (quatre routiers et un du chemin de fer) ainsi que, choses bien plus graves encore à l'échelon environnemental, ses deux principales raffineries de pétrole (où se trouvaient de nombreux réservoirs d'essence) qui y ont été complètement détruits. D'où, pour la population civile, d'énormes désagréments à affronter quotidiennement, tels, par exemple, l'obligation, pour se rendre d'une rive à l'autre de la ville, d'emprunter d'immenses bacs flottants.

Et puis, surtout, une catastrophe écologique, dont on ne peut encore cependant évaluer avec précision l'ampleur des conséquences humaines sur le plan médical et sanitaire, sans précédent en Europe (mise à part celle tristement célèbre de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine). Ce sont, en effet, des bombes d'uranium appauvri que l'OTAN largua contre ces citernes, par ailleurs implantées sur les berges du Danube (fleuve dont la faune comme la flore sont donc désormais, elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous pour aller déjeuner (repas que Stefan Blommaert avait décidé, pour me remercier de lui faciliter la tâche dans ses reportages, d'offrir généreusement) au restaurant.

Mais ce qui, au cours de cette brève visite, ne laissa pas de m'affecter davantage encore, jusqu'à me chagriner, fut de constater à quel point ce joli mais modeste appartement de Dragana (où vivaient également sa sœur et sa mère) se trouvait alors, quoique impeccablement propre, en désordre : un invraisemblable branle-bas de combat, aussi saisissant qu'inaccoutumé de sa part, où ce n'était qu'un amoncellement de valises pleines de vêtements qui trônait désormais, pêle-mêle, dans toutes les pièces, y compris dans le couloir et jusque sur le palier. La raison ? Aussi simple que scandaleux au seuil de l'an 2000 : perpétuellement en alerte, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ces trois femmes distinguées se tenaient sans cesse prêtes à partir, chez quelque oncle ou cousin habitant la campagne, au cas où elles auraient dû fuir, telles des réfugiées en quête de salut plus encore que de gîte, une intensification des frappes aériennes, sinon de possibles combats (si les troupes de l'OTAN envahissaient effectivement la Vojvodine) entre les forces occidentales et l'armée yougoslave.

Je m'imaginai alors les terribles et dégradantes conditions de vie, durant ces longues semaines de bombardements, de Dragana, à l'instar, d'ailleurs, de tous les Serbes : quotidiennement sous pression, constamment aux aguets, sur le qui-vive, anxieux, tendus, stressés, exaspérés, sans véritable repos de l'âme ni répit des sens, épiant la moindre menace dans le ciel, sans jamais pouvoir baisser la garde. C'est une angoisse permanente, de chaque instant, qui met les nerfs à vif et l'existence à rude épreuve. Qui n'a jamais vécu ce cauchemar éveillé – la peur d'être soudain broyé sous un obus perdu, déchiqueté par une bombe aveugle ou simplement fauché par le

mauvais sort – ne peut pas comprendre ce genre de torture psychologique, ce type de traumatisme !

Mais c'est aussi l'organisation de la vie de tous les jours, jusqu'en ses gestes les plus anodins et ses actes les plus banals, qui se trouve totalement dérégulée, complètement chamboulée. Ainsi, les canalisations du centre-ville ayant elles aussi explosé, rendant tout approvisionnement en eau impossible, est-ce en des bassines remplies d'eau froide et stagnant parfois plusieurs jours d'affilée que la charmante Dragana, aussi fragile de peau que délicate de santé, se voit désormais obligée, comme aux heures les plus sombres du siècle dernier, de se laver. Quant à l'électricité, mieux vaut même ne pas en parler : les coupures de courant, quand ce ne sont pas les plombs qui sautent à l'improviste, sont à présent tellement fréquentes, dans toute la Vojvodine, que c'est à la lueur de la bougie, voire à la lampe de poche ou même à huile, que, le soir venu et souvent jusqu'à l'aube, l'on s'y éclaire, vaille que vaille, dorénavant !

Et puis, ressemblant à autant de barreaux de prison, ces milliers de bandes de papier adhésif collées de l'intérieur, le plus souvent en croix (véritable métaphore existentielle de ce peuple crucifié à l'impiété du monde !), sur les vitres des fenêtres maintenues toujours fermées, lors de ces raids aériens, afin que, sous l'effet des vibrations dues aux déflagrations, elles ne se brisent pas, risquant alors de blesser ou même tuer quelque personne vaquant innocemment, chez elle, à ses occupations. Oui : une insulte à la liberté, sinon à la vie, que ce retranchement ainsi forcé derrière la transparence même de ces paisibles demeures !

Il était presque quatorze heures lorsque, après avoir quitté l'appartement de Dragana, nous arrivâmes, avec cette chère amie, à ce restaurant en bordure du Danube : l'Alaska Koliba donc (le « Chalet de l'Alaska », en français). Mais, avant même que nous

ayons commencé de manger, les sirènes d'alarme se mirent à retentir subitement, déchirantes comme des loups hurlant à la mort, dans le ciel de Vojvodine, faisant ainsi sursauter de peur - une peur quasi panique et difficilement contrôlable - la malheureuse Dragana, restée alors clouée sur place, pétrifiée, terrorisée. Puis, tandis que Stefan et moi tentions, quant à nous, de ne pas manifester trop de signes d'inquiétude afin de la rassurer, une série de fortes et assourdissantes détonations, dont on ne pouvait cependant identifier avec exactitude la provenance géographique, se firent alors entendre de manière quasi ininterrompue, comme si elle fussent toute proches de nous, tout autour de Novi Sad : comme d'interminables et puissants coups de tonnerre, toujours précédé d'un long et tout aussi tonitruant sifflement, qui, pendant un quart d'heure au moins (de 14 h 30 à 14 h 45, montre en main, pour la précision), sembla alors s'abattre, en un violent bruit de tempête, sur le toit du restaurant, y faisant vaciller sur le sol, en un indescriptible tintamarre, toute la vaisselle, les bouteilles, verres, couverts et marmites.

Ce fut là, me balbutia, tremblante de frayeur et transie d'angoisse, Dragana, le plus vaste et intense bombardement (une vingtaine de missiles, au moins), à Novi Sad, depuis le début de ces opérations de l'OTAN : un raid particulièrement impressionnant que je vécus, une fois de plus, en direct, tandis que j'essayais, afin d'échapper à un éventuel effondrement du plafond, de rejoindre la terrasse découverte de ce même établissement.

Mais l'instant le plus pénible, lors de ce déjeuner-là, ne fut toutefois pas, pour dramatique qu'il fût, cet épouvantable bombardement. Car c'est le doux mais triste visage de Dragana qui m'émut le plus lorsque, devant payer l'addition, Stefan sortit de son épais portefeuille de cuir noir une liasse de billets

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commun, tout critère moral.

Car il y a longtemps que, pour m'être quelque peu aventuré sur ces terrains glissants que sont ceux de la diplomatie moderne et avoir même côtoyé, parfois de près, certains puissants de ce monde, j'ai perdu, réaliste plus que désabusé, toute illusion sur la moralité de l'Occident. Je le soupçonne même de prêcher souvent, sous le noble couvert de l'ingérence humanitaire, les bons sentiments à travers le monde pour, en fait, mieux le mouler à sa propre convenance, le manipuler à sa seule guise et le gérer ainsi d'autant plus facilement afin de le dominer, du haut d'un alibi d'ordre apparemment éthique, sans contestation possible. Mais ceci relève d'un tout autre discours, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, un jour, plus en profondeur.

Aussi, pour l'heure, est-ce sur cette folle et terrible nuit du 7 au 8 mai que je souhaiterais m'attarder un peu plus longuement. Car, là aussi, j'ai bien failli mourir, ayant pris en la circonstance, il est vrai, un risque insensé.

Il était vingt-trois heures, à peu près, et les sirènes avaient depuis longtemps déjà retenti, comme chaque début de soirée, aux quatre coins de la ville. Je dînais ce soir-là, après avoir assisté à un des concerts nocturnes sur le « Brankov Most », en compagnie de Nebojsa et d'Ennio Remondino (le correspondant permanent, pour les Balkans, de la RAI, la radiotélévision italienne), au restaurant du « Club des écrivains ». J'y discutais avec Nebojsa de mon prochain voyage (le quatrième, depuis le début des bombardements) au Kosovo (Mitrovica, Pristina et Prizren), où, sous son insistance, j'aurais dû emmener avec moi, du lundi 10 au mercredi 13 mai, Remondino. Mon ami Branimir Scepanovic, auteur d'un roman intitulé *La bouche pleine de terre*, était également là, quoiqu'il ne prît jamais part à notre conversation, assis à une table à côté.

Nous bavardions donc calmement, dégustant des mets aussi

étonnants qu'inattendus en un pays soumis à de telles restrictions économiques, quand les lumières du restaurant se mirent soudain à clignoter, à faiblir puis à se rallumer, pour à nouveau clignoter et s'éteindre enfin définitivement, laissant alors place à la lueur de bougies qui, comme par enchantement, prirent aussitôt, dans la pénombre, le relais de l'électricité coupée : ambiance à la fois surréaliste et intimiste, quasi moyenâgeuse à la veille de l'an 2000 et dans une capitale européenne, où l'on ne distinguait plus, les conversations s'étant interrompues, que le cliquetis des couverts, le tintamarre des assiettes, le blasphème enjoué des hommes, le rire amusé des femmes et, aussi subtil d'intelligence fataliste que lourd de sens tragique, le tintement des verres de vin s'entrechoquant sous d'incessants « *ziveli* » destinés à conjurer, défiant une fois de plus le monde, le mauvais sort. Aussi n'est-ce qu'après de longues minutes que l'électricité y fut rétablie, grâce à un groupe électrogène (un « *agregat* », appelle-t-on cela ici). L'obscurité, dans la rue, était cependant toujours aussi complète, quasi totale (nous le décelions à travers les fenêtres restées entrouvertes afin de prévenir toute éventuelle explosion de leurs vitres), hormis les quelques flammes de briquets qu'y tenaient précautionneusement allumées les rares passants osant encore, à cette heure relativement tardive d'une nouvelle nuit de guerre, s'y aventurer. Puis, tout à coup, trois grosses détonations, à la suite l'une de l'autre, non loin, apparemment, du centre-ville où nous nous trouvions !

C'est alors que Remondino (avec lequel je m'étais lié d'amitié lors d'un dîner offert, à l'occasion de la dernière foire du livre de Belgrade, par l'ambassadeur d'Italie en Yougoslavie, Riccardo Sessa, en l'honneur de l'écrivaine Dacia Maraini), interloqué, me demanda, animé par une curiosité toute journalistique, quel édifice, pont ou institution avaient bien pu

être touchés aussi violemment. Nebojsa, sans réfléchir ni hésiter, rétorqua aussitôt, comme il l'avait déjà fait très justement à propos du bâtiment de la télévision serbe : le « Brankov Most », d'où nous étions, justement, à peine arrivés. Moi, perplexe mais sans pour autant contredire sa thèse, j'optai plutôt pour le Parlement, la poste centrale ou le building de « Politika » (siège du principal quotidien du régime ainsi que de la télévision du même nom) : institutions toutes concentrées en un périmètre relativement restreint du centre-ville. D'où, face à cette palette pour le moins hétéroclite de cibles potentielles de l'OTAN, ma proposition, à Remondino, d'aller voir immédiatement, parcourant les principales artères de Belgrade, sur place : ce qui fut instantanément approuvé par l'impétueux Nebojsa, que jamais, de toute façon, je n'ai vu, face au risque, renoncer. Ainsi, sans que la moindre idée du danger que pouvait effectivement représenter pareil périple ne nous traversât une seconde l'esprit, nous embarquâmes-nous alors aussitôt, accompagnés par une autre journaliste de la presse italienne (*Il Sole - 24 ore*) dans la voiture de la RAI, conduite par Ennio Remondino lui-même.

Je me souviens : Belgrade était plongée dans le noir complet, le silence le plus absolu. Pas un être à la ronde ! Pas un chat ! Pas même un chien ! Les boulevards, déserts. Les avenues, lugubres. Pas de bruit non plus aux alentours, hormis l'alarme assourdissante des feux rouges devenus soudain, clignotant sans plus aucun contrôle apparent, comme dégingués, affolés. Les habitants, terrorisés, terrés dans leur maison, dans des caves ou des abris de fortune, telles ces mères de famille courant, à chacune de ces maudites et effrayantes alertes, se réfugier promptement, elles et leur progéniture, dans quelque humide et sordide caveau de cimetière, devenu aujourd'hui, comme au temps des premiers chrétiens sous l'empire romain, de froides et sombres catacombes !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

journal *De Standaard*), lors de mon prochain voyage au Kosovo, prévu donc, ainsi que je l'avais conclu avec Ennio Remondino, le surlendemain matin (du lundi 10 au jeudi 13 mai).

Ainsi, reprenant ma route en quête de vérité plus encore que d'asile, le pèlerin que je suis désormais devenu, en ce monde hostile où ne règnent que conformisme et veulerie, indifférence et trahison, repartira-t-il donc, dès le demain matin, pour Mitrovica, puis encore Pristina et Prizren.

Je me sens, bien plus qu'en proie au désespoir, si seul, soudain, d'une solitude qui, tel un supplice de damné, m'écrase inexorablement jusqu'à me transpercer, parfois, l'âme : cette âme froissée, sinon irrémédiablement abîmée, par ce tumulte qui, sans trêve ni répit, ne cesse d'agiter en secret, cruel comme le remords, le tréfonds de ma conscience, tandis que, la tête penchée sur mon papier et les yeux rivés à mes mots, j'écris, concentré, ces douloureuses pages de mon journal de guerre, de détresse et de mort.

Belgrade, Le 15 mai 1999

Ainsi, face à tant de malheur, est-ce à grand-peine que je mène depuis maintenant un mois et demi très exactement, au seul nom de ces principes universels que sont la justice et la vérité, ce difficile et solitaire combat en ce pays martyrisé, fût-ce au paradoxal nom des droits de l'homme, par les bombes de l'Occident.

C'est dire si la plupart de mes pairs (au premier rang desquels je place, par sa capacité de nuisance, l'inévitable Bernard-Henri Lévy) n'auront décidément rien compris à la véritable nature de mon engagement : un engagement d'essence philosophique, et même quelquefois métaphysique, plus encore qu'intellectuelle. Quant à mon état d'âme aujourd'hui, il s'avère probablement trop complexe et tourmenté, peut-être même contradictoire, pour être saisi en sa réelle profondeur. Jean Cocteau, écrivain que j'apprécie tout particulièrement, l'appelait d'ailleurs, d'une formule aussi sublime que douloureuse, la « difficulté d'être », tandis qu'un autre de ces grands esprits inhérents à la conscience du monde, Cesare Pavese, le nommait, d'un mot non moins tristement éblouissant, le « métier de vivre ».

Aussi cruel qu'amer donc, après seulement quarante-cinq jours d'un engagement somme toute loyal (la défense de valeurs aussi nobles que la justice et la vérité) et surtout en tout point justifié par les impératifs du temps présent (la guerre, dans toute son horrible et fatale ampleur), ce constat ! Quant à ce « mal de vivre », comme disaient les « poètes maudits » d'autrefois, ainsi que les qualifia jadis Verlaine, il me fit plus d'une fois chuter de cette haute mais instable tour d'ivoire que je crus, à l'instar

(quoique sans leur inégalable génie) d'un Nietzsche ou d'un Hölderlin au sommet de leur folie, m'être jadis bâtie, sans cependant le moindre mépris envers mes semblables, au gré de mes seules et naïves illusions, pour ne pas dire fantaisies, plus encore que de mes idéaux. Ainsi justice me sera-t-elle peut-être un jour, à l'aune du temps, rendue, et vérité finalement restituée ? Cet humble mais entêté témoin de l'Histoire que j'entends être avant toute chose en doute, certes, une fois encore !

Et pourtant : pour déçu ou même désabusé, sinon découragé, que je sois au plus secret de mon être, c'est, par-delà cette espèce d'exil intérieur qui semble me caractériser aujourd'hui, avec une énergie apparemment intacte et sans cesse renouvelée que, guidé par ma foi autant que mes rêves (et peut-être quelque dose, tout aussi tenace, d'un orgueil blessé), je m'en suis donc reparti, quasiment indemne aux yeux du public, pour la quatrième fois en un peu plus d'un mois à peine, vers ce Kosovo tant plaint ou décrié, selon un point de vue forcément toujours partisan, depuis que les forces serbes en ont expulsé, sans avoir toutefois réussi à les éradiquer complètement du territoire tant ils sont aguerris, ces « terroristes albanais », véritable menace pour la population civile, y compris kosovare.

Ainsi est-ce à l'aube de ce lundi 10 mai que, conformément à ce qui avait été établi quelques jours auparavant, je repartis donc pour la quatrième fois, flanqué toujours de Nenad et Nebojsa, pour ce damné Kosovo. Quant à ces reporters étrangers qui, munis de ces précieux laissez-passer de l'armée yougoslave que, grâce à mes diverses connexions, leur avait procurés Nebojsa, m'y accompagnèrent cette fois-ci, je crois les avoir déjà nommés : Ennio Remondino, pour la RAI, ainsi que son excellent cameraman (un Serbe, appelé Boban) ; Stefan Blommaert, de la VRT ; Christophe Lamfalussy du quotidien *La*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reproches, unilatéraux et parfois à l'emporte-pièce, à l'encontre des Albanais ; les mêmes griefs, systématiques et souvent sans nuance, à l'égard de nos médias ; et, dans la foulée, les mêmes, identiques et répétitives, scènes collectives, alimentées par un même, inaltérable et colossal, sentiment d'injustice, tels des enfants en disgrâce, punis sans avoir fauté, humiliés et avilis sans aucune raison.

Puis à nouveau, après ce défoulement propre à toute catharsis de masse, le même étonnement ; la même incompréhension ; la même consternation ; le même accablement ; la même animosité ; le même ressentiment ; la même exaspération ; la même colère, sourde et grondante. Soudain, le ton montant, et avec lui le désordre de la révolte, les mêmes, décourageants et navrants, travers de toujours : la même exaltation ; le même emportement ; la même impulsivité ; les mêmes excès ; les mêmes effusions ; les mêmes débordements ; les mêmes obsessions ; la même confusion des sentiments, sinon des idées.

Et encore, toujours aussi intempestif, le même, immuable et emphatique, refrain : les mêmes diatribes ; les mêmes fausses révélations ; les mêmes prétendues confidences ; les mêmes feintes confessions ; les mêmes mystifications ; les mêmes exagérations ; les mêmes affabulations ; les mêmes approximations ; les mêmes inexactitudes ; les mêmes élucubrations ; les mêmes délires ; les mêmes hantises ; les mêmes phobies ; les mêmes fantasmes ; les mêmes complexes ; la même mythomanie et la même paranoïa tout à la fois ; les mêmes procès d'intention ; la même mauvaise foi ; la même irréflexion, la même falsification de l'histoire.

Et puis, encore et toujours, sur leur insatiable lancée, comme progressivement gagnés par l'interminable flux de leurs paroles, renchérissant tous en chœur, les uns plus véhéments que les

autres, mais d'autant plus virulents qu'ils formaient alors (choses bizarre chez ce peuple d'ordinaire désuni, sinon schismatique) un groupe compact, les mêmes abus de langage ; les mêmes comportements simulés ; les mêmes attitudes empruntées ; les mêmes rumeurs ; les mêmes intrigues ; les mêmes insinuations ; les mêmes allégations ; les mêmes médisances ; les mêmes injures ; les mêmes dérives ; la même complaisance dans la victimisation ; les mêmes subterfuges ; les mêmes calomnies ; les mêmes anathèmes ; les mêmes incongruités ; les mêmes discordances ; la même anarchie ; le même déchaînement des passions ; le même dérèglement des émotions ; la même, foncière, agressivité ; les mêmes, irascibles, pulsions ; les mêmes, primitifs, instincts ; les mêmes, hystériques, cris ; les mêmes, ancestrales, peurs ; la même, inextinguible, soif de vengeance ; la même, aveuglante, fureur ; la même, tenace, rage ; et finalement, au bout de ce détestable et malheureux compte, la même, irrationnelle et quasi viscérale, haine : cet impalpable mais inexorable tombeau de l'âme comme du cœur, cet invisible mais incompressible cancer des peuples et des nations !

Ainsi, commençai-je donc également, parallèlement à mon empathie pour ces gens, à me méfier de leurs propos, à les relativiser, à les remettre parfois en cause, à les critiquer souvent. Bref : à m'en distancer progressivement.

Car les Serbes – je l'appris souvent à mes dépens depuis ces dix années que je les fréquente désormais – ne valent guère mieux, ni ne sont certes plus blâmables, que tout autre peuple de la Terre. La différence, alors ? Elle est de taille : c'est que leurs défauts comme leurs qualités sont, de par leur caractère naturellement expansif tout autant que les tribulations de leur histoire, beaucoup plus exacerbés que chez les autres, et qu'il n'y est dès lors pas rare de trouver, au sein du même homme et

parfois presque en même temps, tel un phénoménal condensé de psychologie (voir *Les Possédés* de Dostoïevski ou, mieux, cette « double postulation simultanée » dont parle si justement Baudelaire en ce journal intime qu'est son *Cœur mis à nu*), le meilleur comme le pire de l'humanité : la perfidie comme la droiture, la bassesse comme la noblesse, la fange comme la probité, la saleté comme la pureté, et le vice le plus répugnant comme la vertu la plus élevée.

Oui : plus encore que ce magistral miroir de l'âme, la saisissante loupe du monde ! Rien d'étonnant, en ces extrêmes conditions, qu'ils en soient aujourd'hui, tel un immense paratonnerre sur lequel est censé s'abattre la foudre du ciel, l'universel et tragique bouc émissaire, comme l'expiation quasi cosmique, fût-elle satanique, de ces « fautes », sinon de ces « péchés », que l'homme, en ce drame existentiel qu'est celui de se voir éternellement marqué du double mais infamant sceau de l'ange et de la bête, ne cessa jamais, hélas, de commettre, toujours plus impardonnables, au cours de son histoire !

Aussi, loin de les idéaliser, n'est-ce que parce que, de tous les peuples de l'ex-Yougoslavie, les Serbes furent les seuls, durant ces dix années de guerre en cette partie du globe, à subir, à travers la planète entière, un lynchage moral (la démonisation) et économique (l'embargo), puis à présent physique (les bombardements), sans précédent que je décidai, au nom de ces principes universels que sont la justice et la vérité, de prendre, le premier parmi mes pairs, tel Émile Zola ou encore Bernard Lazare au temps de l'affaire Dreyfus, leur défense, tout en accusant, parallèlement, leurs ignobles bourreaux : cette Europe précisément, plus encore que l'Occident en son intégralité, dont je fais moi-même, par ma naissance tout autant que par ma culture, partie intégrante et que, depuis mes plus tendres années comme de mes plus jeunes lectures, j'appris alors à aimer, puis à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autres magasins d'alimentation, dont une charcuterie et une boulangerie albanaises, où, ce matin-là encore, des centaines de femmes revêtues de leur traditionnel foulard islamique, faisaient d'interminables queues tout en se disputant, en une indescriptible cohue et avec une rare hargne, pour un vulgaire morceau de viande ou un quignon de pain rance.

Aussi est-ce sur ce modeste et vieux quartier tzigane situé, non loin de là, dans les rues adjacentes, que je m'attarderai à présent, pour avoir également pris la peine de le visiter ce matin-là, dans la mesure où il fut, lui aussi, bombardé, lors de l'une de ces innombrables et honteuses « bavures » de l'OTAN, le 28 avril dernier, y ayant alors provoqué, sous l'effet conjoint de deux de ces terribles bombes à fragmentation (c'est, du moins, ce que m'affirma un de ces journalistes roms, un dénommé Kujtim Pacaku, travaillant alors pour « Radio Prizren »), la mort de cinq personnes, toutes civiles là encore : deux enfants, une dame âgée ainsi qu'une jeune femme enceinte !

Et là, tandis que de dizaines de gosses en haillons couraient, maigres et affamés, tout autour de moi, enjambant ruines et taudis, braillant, me quémandant inlassablement, en un indéfinissable brouhaha, quelques sous, la même, épuisante et pourtant compréhensible, chez les Gitans aussi, ritournelle : la même avalanche d'insultes à l'encontre de l'Occident ; le même déferlement d'invectives sur l'Europe ; le même sentiment d'injustice et de révolte à la fois ; les mêmes dénonciations ; la même rancœur ; les mêmes interrogations ; le même désarroi ; les mêmes suppliques ; les mêmes revendications ; les mêmes contestations ; les mêmes sarcasmes ; les mêmes railleries ; les mêmes dérapages verbaux ; les mêmes outrances et la même éructation de haine.

Mais, me sentant cruellement impuissant, aussi frustré qu'eux, qu'aurais-je donc pu répondre, honnêtement, à leurs

demandes, non moins légitimes que leurs attentes ?

Alors, affligé en même temps qu'écœuré, plein d'une amertume à peine réprimée, laissai-je à nouveau ces déshérités, ces miséreux qui me harcelaient bien malgré eux, pour m'en retourner, dépité et seul comme toujours, reclus en mon ineffable et perpétuel chagrin, vers le centre de Prizren : là où m'attendaient impatiemment, comme en écho à mon propre devoir d'intellectuel consciencieux, mes amis journalistes (dont Ennio Remondino surtout, qui s'était entre-temps enquis de retrouver avec un rare empressement une nonne catholique alors disparue, depuis plusieurs mois, en un couvent de la ville) puisque je leur avais également promis, la veille même, de nous rendre, comme je l'avais déjà fait une fois auparavant (avec Philippe Lamair et Stefan Blommaert), à Vrbnica, petite (par son étendue géographique) mais importante (par sa position stratégique) localité située, en rase campagne, aux confins de la frontière albanaise, encore hermétiquement fermée... c'est-à-dire, au beau milieu de champs sauvages et incultes, à l'extrême limite du territoire yougoslave, sa pointe pour ainsi dire, là où, effectivement, nul étranger, hormis ma modeste personne, n'avait encore osé, ou tout simplement pu, s'aventurer sans y perdre, à coup sûr, la vie. Ce fut là, précisément, ce second exploit, en cette terrible journée du 12 mai dernier, auquel je faisais allusion quelques lignes plus haut.

Ainsi, risquant à nouveau d'y laisser ma tête, repartis-je donc, à onze heures, accompagné cette fois (le fameux colonel Bozidar Delic ayant été alors occupé à de plus urgentes tâches militaires) du capitaine Jozef Feher, jeune officier (d'origine magyare) de l'armée yougoslave, pour cette précieuse, au regard de mes amis journalistes et de leurs ambitions médiatiques, frontière albanaise, distante de Prizren, ainsi que je l'ai déjà spécifié, d'un peu moins de dix kilomètres : le même bref mais

dangereux, étant donné ces constants bombardements à l'encontre des positions serbes, trajet où, comme déjà quelques semaines auparavant, traînaient encore misérablement le long de la route, telles autant de pitoyables reliques, mais flagrantes preuves surtout, de cet exode massif, loin de leurs terres natales, des Kosovars, ces milliers de sacs de plastique, abandonnés au fur et à mesure de leur douloureuse marche vers les camps de réfugiés d'Albanie, ayant naguère enfermé les victuailles nécessaires à leur survie ; et puis encore, ce même, rapide et chaotique slalom, avec nos voitures banalisées pour ne pas se voir repérées par l'aviation ennemie, à travers ces énormes blocs de béton, pour la plupart de forme pyramidale, disposés, à même l'asphalte détérioré par les trous d'obus, en quinconce afin de tenir ainsi lieu d'infranchissable barrage.

Mais c'est sur le chemin du retour vers Prizren, peu avant midi, après avoir donc foulé cette ligne de démarcation séparant la Yougoslavie de l'Albanie, que les choses se gâtèrent, pour nous, de manière sérieuse, voire dramatique. Car c'est alors, alertés très certainement par quelque imprudent message radiophonique de la part des soldats serbes, que les avions de l'OTAN fusèrent, à une vitesse folle, sur nous, larguant instantanément tout autour de nos véhicules, mais nous ratant toutes cependant, une série de bombes : quatre, au moins ! Tâchant de ne point trop nous écarter du chemin bordé de champs de mines, nous nous mîmes aussitôt à zigzaguer désespérément, fonçant à toute allure, à travers la poussière et le bruit, tout en accélérant de plus belle avec nos voitures, pour tenter vaille que vaille, en une cadence infernale, de les éviter, guidés par le hasard plus encore que l'instinct, les unes après les autres.

Aussi est-ce avec stupéfaction, et même un certain ahurissement, que je me demande encore aujourd'hui comment,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

18 000 employés et 30 000 artisans, à peu près, sans aucune ressources financières désormais et, comme tels, facteurs involontaires d'une grave et durable, vu l'état catastrophique des lieux, crise sociale, probablement unique en Europe.

Car c'était, se plaignit encore le maire, tout le secteur financier de Kragujevac, quatrième ville de Serbie et principal bassin industriel de la Sumadija, qui s'est vue ainsi ébranlée, entièrement dévastée et pratiquement anéantie, par l'ampleur de ces destructions, notamment des centrales électriques (par des bombes de graphite, projectiles de carbone cristallisé, capables de paralyser définitivement, en provoquant des courts-circuits en série, tout le système énergétique) et des installations thermiques.

Mais c'est l'épouvantable vision de Zastava, cette fameuse usine de voitures et de camions (la plus grande des Balkans), fabricante également d'armes légères (fusils et revolvers), qui, lorsque je la visitai, en fin de matinée, me frappa, tel un monument érigé à l'abjecte gloire de cet enfer terrestre, le plus : inouï, indescriptible une fois encore et inimaginable même, son terrible niveau de désintégration... comme un violent coup de poing reçu en plein visage ! J'en restai, littéralement, groggy, assommé, abasourdi, suffoqué, atterré, cloué sur place, tétanisé, pétrifié d'horreur et de honte à la fois.

Peter Handke, qui visita cette usine quelques jours avant moi (mais qui, pourtant, n'osa pas alors s'aventurer, quant à lui, jusqu'au Kosovo), avait donc bel et bien raison : un nouvelle et hallucinante dimension, cet anéantissement de Zastava, de l'inconcevable cruauté des hommes et qui, comme telle, devrait donc être conservée, pour les générations futures, en guise de mémoire universelle ; l'irréfragable preuve matérielle, hélas, de la folie humaine, de cette « effroyable bêtise de la guerre » comme le réputa jadis, en pleine tourmente hitlérienne, Hubert

Beuve-Méry !

Inutile donc de répéter à l'envi, en décrivant l'effarante destruction de ce site industriel, ce que j'ai déjà suffisamment relaté, plus haut, concernant les usines Sloboda de Cacak ou Milan Blagojevic de Lucani. C'est un identique et immense désastre, provoqué par une même pluie d'ogives : vingt et un missiles s'y sont abattus en deux jours, la nuit des 9 et 12 avril dernier, entre une heure et deux heures du matin, y ayant ainsi causé, jusqu'à présent, pour plus de deux milliards de marks en dégâts matériels, sans compter l'incalculable coût, plus tragique encore, au regard des victimes humaines. Il s'agit également là d'une catastrophe écologique d'une ampleur considérable, dont témoigne la même odeur, âcre et nauséabonde, de poudre, de magnésium, d'hélium et d'uranium, fût-il appauvri ou non. Autant dire, après ce déluge de feu, cet orage d'acier, que les radiations et autres contaminations encore inconnues sur le plan médical et sanitaire auront inévitablement, dans un proche avenir, de graves et préoccupantes répercussions, sur la population civile, avec de nombreux et inquiétants effets secondaires, telles des malformations d'organes ou de nouvelles formes de cancer, des maladies peut-être inédites et incurables, sinon mortelles.

Oui : quel indicible et monstrueux, tant semblable fureur belliqueuse dépasse tout entendement, ravage, comme une préfiguration, pour qui y croit, de l'apocalypse !

Qu'à cela ne tienne : plusieurs dizaines d'ouvriers revêtus de salopettes bleues et coiffés de casques oranges s'étaient déjà retroussé les manches pour, fidèles à leur légendaire courage tout autant qu'à leur sens tout aussi inné du fatalisme, nettoyer, déblayer et balayer, armés de leurs seuls seaux, pelles, brosses et râpeaux, leur usine ainsi mal en point, comme réduite désormais, sous l'irrésistible choc de ces multiples explosions, à un

gigantesque sarcophage, fût-il complètement déformé, presque entièrement calciné, de fer tordu, de tôles broyées, de pierres fendues, de béton fracassé et de bois carbonisé. Ils s'arrêtèrent un court instant, m'ayant reconnu tandis que j'arpentais vaille que vaille quelques-uns des secteurs les plus endommagés de ce site recouvert de cendres encore fumantes, pour venir me saluer chaleureusement et discuter alors, tantôt affairés autour d'imposants monticules de gravats, tantôt impatients de boire l'immanquable gorgée de *rakia*, avec moi : pause qui ne dura toutefois pas trop longtemps (une vingtaine de minutes, tout au plus) dans la mesure où, les sirènes d'alarme ayant à nouveau retenti aux quatre coins de la ville (il était, déjà, treize heures), c'eût été pure folie, et commettre une énorme imprudence de plus, que de s'attarder davantage encore en cet endroit particulièrement exposé aux frappes aériennes, véritable rage meurtrière, de l'OTAN.

Ainsi, entamant alors la seconde partie de notre voyage en ce jour du 18 mai, quittâmes-nous aussitôt Kragujevac, mes amis et moi, pour rejoindre donc, via les petites villes de Jagodina puis de Cuprija, elles aussi durement touchées par ces raids, Nis, distante d'une centaine de kilomètres, deux heures plus tard. Et, à nouveau, cette autoroute ayant elle aussi été bombardée à hauteur de ses principaux axes et échangeurs, le même, exténuant, parcours de combattant, contraints et forcés, que nous fûmes, d'emprunter les mêmes, chaotiques, routes secondaires et autres chemins de traverse sillonnant, souvent sur des dizaines de kilomètres, la campagne serbe : de véritables paysages lunaires, plus encore que de guerre !

Il était quinze heures quand nous arrivâmes, fourbus, au centre de Nis, où, là encore entouré d'une meute de journalistes locaux, m'attendait déjà (comme à Kragujevac) son jeune mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

concernant cette historique question du Kosovo au regard de la Serbie), ainsi que des multiples voyages de Zoran Djindjic, dans les principales capitales occidentales (Bonn et Washington, surtout), afin d'y demander, nonobstant ces frappes aériennes, leur soutien inconditionné, voire financier, à son propre parti. Quant à cette situation pour le moins catastrophique, sur le plan social et économique, de la Yougoslavie et de Nis tout spécialement, elle ne fut bien sûr pas écartée, elle non plus, de nos différents sujets de conversation : dialogue qui, pour riche et instructif qu'il fût, ne put cependant pas se prolonger, là non plus, outre mesure car, à 21 heures précises, les sirènes d'alarme se mirent à retentir, une fois de plus, aux quatre coins de la ville, y annonçant dès lors, comme d'habitude, de nouveaux bombardements, dont les divers emplacements tout autant que la durée ou l'intensité étaient impossibles à prévoir, sur tout le territoire national.

Ainsi, vers 22 heures, mes camarades et moi prîmes alors congé de nos charmants hôtes pour nous en retourner, via une série de petites villes aux multiples et difficiles carrefours à traverser, vers Belgrade : trajet, en plus de la fatigue qui s'abattit alors tout naturellement sur nous, des plus éprouvants, outre son danger, dans la mesure où, le principal échangeur d'autoroute ayant été lui aussi, pas plus tard que la veille au soir, sévèrement endommagé par les raids aériens, c'est un énième détour, allongeant encore notre périple d'une centaine de bornes (soit un peu plus de quatre cents kilomètres, avec ses innombrables déviations à travers d'étroites routes secondaires, au total), que nous dûmes ainsi, harassés, affronter à nouveau en pleine nuit, avec l'éclairage public éteint, sinon inexistant, sans broncher.

C'est ainsi donc que, après bien des contrariétés et autres péripéties, j'arrivai finalement hier soir, tard dans la nuit, aux environs de deux heures, à Belgrade (chez Nebojsa, toujours),

pour me jeter alors, sans même prendre la peine de me déshabiller tant j'étais épuisé, sur mon lit. Et, pourtant, c'est aujourd'hui même, mercredi 19 mai, en début de soirée (vers 19 heures), dès que j'aurai donc terminé de rédiger ces pages de mon journal, que, comme je l'avais déjà programmé depuis maintenant plusieurs jours, je repartirai, accompagné cette fois (outre de Nenad et Nebojsa) d'Eve Ann Prentice, correspondante du prestigieux *Times* de Londres (que j'ai rencontrée ici même, au bar de l'hôtel Hyatt), ainsi que d'une journaliste, Helen (dont j'ai oublié le nom de famille), travaillant à l'*Irish Times* de Dublin, pour un cinquième voyage au Kosovo : Mitrovica, Pristina et Gnjilane, ville (située au sud-est de cette province) dans laquelle je ne me suis pas encore rendu jusqu'ici, mais dont certains sites viennent, justement, d'être sérieusement bombardés, ce jour-même, par les avions de l'OTAN, avec, comme autre déplorable conséquence, un bilan, comme d'habitude, particulièrement lourd, quoique non encore définitif, sur le plan humain.

Ainsi suis-je donc obligé, à nouveau, de repartir immédiatement, via Cacak (où nous dormirons cette nuit, probablement encore dans le fameux motel de Kole, avant de lever l'ancre tôt demain matin), pour le Kosovo. Car c'est le devoir même, mon seul et unique credo en cette mission de fou que je me suis assignée, qui, une fois encore, m'y appelle sans attendre.

Belgrade, le 26 mai 1999

C'est dans la soirée du mercredi 19 mai dernier, peu avant dix-neuf heures, que je repartis donc de Belgrade (de l'hôtel Hyatt, où je passai prendre Eve Ann et Helen) pour, après avoir dormi à Cacak (voyager la nuit étant fortement déconseillé en raison du danger), me remettre en chemin, dès le lendemain matin, jeudi 20 mai, à 8 h 30, pour Mitrovica.

Et là, à la périphérie de Cacak, en bordure de route, juste avant l'embranchement en direction du Kosovo, un autre terrible spectacle devant mes yeux effarés : un gigantesque amas de tôles froissées et de ferrailles tordues, brinquebalantes et enchevêtrées les unes dans les autres, pareil à une immense marmite d'acier entièrement concassée. C'était là, en effet, tout ce qu'il restait broyé et calciné, de l'usine Cer (objectif purement civil, spécialisé dans la construction de machines agricoles), elle aussi massivement bombardée, le 10 mai dernier, par les avions de l'OTAN. Résultat : quatre morts, tués sur le coup, et douze blessés graves, dont la plupart resteront, une fois de plus, handicapés, infirmes ou impotents jusqu'à la fin de leur vie ! Une énième bavure, en fait, dans la mesure où c'était un emplacement de véhicules militaires (de vieux camions rouillés, pour la plupart hors d'usage, et leurs remorques tout aussi déglinguées) se trouvant juste à côté qui était visé là.

Et puis, poursuivant notre trajet à travers la Serbie profonde, la même route longeant le même fleuve Ibar, certes toujours plus vitale pour le ravitaillement, en nourriture comme en armes, du Kosovo, mais toujours plus détériorée surtout, ses ponts étant à présents détruits sur toute la longueur du parcours, par la multitude de ces bombardements quotidiens : une route à ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

société civile, qu'étaient le simple droit au travail, par cette démolition inconsidérée des principaux sites industriels et structures économiques du pays, ainsi qu'à cet imprescriptible droit, plus fondamentalement encore, à la vie, par cette destruction, particulièrement ignoble (dès lors qu'elle touche les plus faibles, fragiles ou vulnérables), des hôpitaux, cliniques, maternités, orphelinats, hospices, asiles psychiatriques, homes pour vieillards, sanatoriums et autres diverses maisons de santé ?

Ainsi cette fertile quoique attristante journée du jeudi 20 mai dernier tira-t-elle également, ponctuée elle aussi des pires atrocités, scandée non moins cruellement par les pires infortunes, à sa pénible fin. Avant d'aller me coucher (peu après minuit, à l'hôtel Grand toujours), je pris cependant encore la peine, comme chaque soir lorsque je suis à Pristina, d'emmener Eve Ann et Helen au fin fond de cette cave sombre et humide, suintant de tous côtés et puant la moisissure, où, accompagnée quotidiennement des mères et des enfants de son immeuble, dormait désormais, depuis qu'une pluie d'obus s'abattit sur son quartier, mon amie Dragana Milic, toujours aussi bouleversante de vérité, sans fard ni artifice : visite qui, au vu de ces conditions déplorables, sinon parfois insalubres, dans lesquelles étaient contraints de vivre à présent ces misérables, acheva alors de convaincre de manière définitive, contre la rumeur publique tout autant que le conformisme ambiant de nos sociétés occidentales, les deux journalistes anglo-saxonnes, elle-mêmes effondrées devant tant de malheur, du piètre et injuste sort, au cœur même de leur pays dévasté, des Serbes en leur ensemble.

Lorsque, secoué par une nouvelle série de déflagrations tout autour de Pristina, je me réveillai, le lendemain matin, je repartis alors aussitôt chez Dragana pour m'en aller ensuite faire, accompagné toujours par ce précieux guide, un énième tour, là où je n'avais bien sûr pas encore été, de la ville. Nous étions,

donc, le vendredi 21 mai. Il était 10 heures, et le soleil brillait dans le ciel bleu de Pristina. Rien de particulier à signaler, en cette promenade matinale, sinon, non loin de l'université, en ces quartiers relativement plus modernes que fréquentaient désormais les seuls Serbes, un groupe d'étudiants attablés à la terrasse d'un café qui, bruyants et excités, étaient en train de scruter le ciel alors sillonné, telle une toile claire où filait à grande vitesse une flèche grise, par un avion de l'OTAN – un Mirage français, dont le moteur à réaction vrombissait de manière incroyablement sonore dans l'air pur – en tentant de deviner, pariant un verre de bière comme s'ils assistaient là à un match de boxe, à quel moment de sa trajectoire il serait abattu par les batteries anti-aériennes yougoslaves. De fait, c'est une détonation particulièrement violente, immédiatement suivie, dans le sillage de cet avion, d'une épaisse et longue traînée de fumée noire, qui retentit tout à coup haut dans le ciel bleu de Pristina : le Mirage venait d'être touché et, ayant alors soudain perdu de sa superbe, s'en allait tomber lamentablement, zigzaguant comme un oiseau ivre puis tourbillonnant comme une proie mortellement blessée, quelque part probablement, le temps qu'il ralentît sa course et percutât enfin le sol, dans les plaines de Croatie, les vallées boisées de Bosnie ou les montagnes du Monténégro. Et ces jeunes toujours plus exaltés autour de leurs chopes mousseuses, remplies à ras bords, de redoubler alors, en un ricanement collectif, leurs cris et leurs rires, à la vue de cette prouesse tactique de leur armée, en se tapant fièrement l'un l'autre, sorte de complicité virile, la paume de la main droite avant de se congratuler, submergés d'accolades où l'on se tapotait mutuellement le dos, en une atmosphère de rare allégresse, ponctuée de jurons et autres trivialités. Aussi, bien qu'emporté à mon tour par ce climat d'euphorie communicative, me sentis-je vraiment navré, quant à moi, pour ce malheureux

pilote, auquel il n'était certes pas difficile de prédire, s'il se voyait par malchance capturé par la soldatesque serbe, un triste sort.

Mais c'est à une scène particulièrement pénible et qui, comme telle, ne manqua pas de m'indigner de manière tout aussi palpable, en mon for intérieur, que j'eus ensuite droit, à peine une heure plus tard (aux environs d'onze heures trente) et à quelques centaines de mètres seulement de là (sur une des places situées aux abords du vieux centre-ville) : la rafle, par la police militaire serbe, des derniers Albanais vivant encore à Pristina - un bon millier, à vue d'œil, des femmes et des enfants, majoritairement, ainsi que quelques vieillards plutôt mal en point - puis leur entassement, par dizaines de vagues successives, en des autocars à destination de camps de réfugiés aménagés maintenant, ceux d'Albanie étant désormais saturés, en Macédoine.

Oui : un nouveau et véritable, aussi manifestement impitoyable qu'inutilement cruel, déplacement de population... des centaines de personnes pourtant toutes inoffensives mais regroupées néanmoins ainsi, après qu'on les eut prélevées à l'improviste de leur maison respective, sur une place publique, puis expulsées en toute hâte, *manu militari*, sans autre forme de procédure que celle de l'arbitraire le plus éhonté, vers l'étranger... l'horrible nettoyage ethnique... insupportable effectivement, cette odieuse scène de déportation des masses les plus précaires, de barbarie ! Je me sentis à nouveau là, face à tant d'injustice de la part des Serbes et devant tant de désarroi chez les Albanais, coupable en même temps qu'impuissant et, dans la foulée de mon indomptable malaise, toujours plus grandissant au fil du temps, maudis alors, comme broyé que j'étais désormais par les rouages de mon propre combat d'intellectuel engagé, ce jour funeste où je décidai de m'avancer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

détail, fidèle à ces seules réalités que j'ai vécues, parfois sur ma propre peau, tout autant qu'à ces exigences intellectuelles de mon unique et impartiale (j'ai la faiblesse de le croire et de le revendiquer) raison.

Belgrade, le 27 mai 1999

Je croyais avoir tout vu, en matière d'atrocité, dans ma vie : aussi bien lors du récent conflit en Bosnie qu'à l'occasion de l'actuelle guerre du Kosovo. Eh bien, non : il y a, en cette escalade d'abominations, en cette véritable surenchère à l'horreur comme en cette honteuse prime à la saloperie, pire encore, ainsi que je viens d'en être une fois de plus, lors de ce sixième voyage en cette maudite province de la Serbie, l'impuissant et involontaire témoin ! Car c'est dans les villes de Djakovica (que je visitai donc pour la deuxième fois) et de Pec (où j'arrivai, en ces jours d'affrontements particulièrement sanglants, pour la première fois), agglomérations toutes deux situées au sud-ouest du Kosovo, à quelques encablures de l'Albanie, que je fus confronté, effectivement, à ce que je n'hésiterais plus, désormais, à définir comme étant l'odieux et effrayant paradigme de toute barbarie tant l'on avait atteint là, dépassant tout entendement et jusqu'au seuil même de ce qui est humainement tolérable, des sommets de férocité absolue : à vous glacer, face à une sauvagerie aussi inimaginable, incompréhensible pour tout être doté de raison (fût-elle la plus rompue à ce genre d'excès), le sang d'effroi et vous donner en même temps, devant l'étendue de ces destructions et l'ampleur de ces crimes, le vertige...

Oui : l'incontestable et terrifiante preuve, en sa monstruosité, de l'épuration ethnique, pratiquée là à grande échelle, sur des dizaines et des dizaines de kilomètres de terre brûlée, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, rasée ou incendiée, une seule maison debout (rendant ainsi pratiquement impossible tout retour des survivants), par les Serbes à l'encontre des Albanais !

Mais, de cet innommable massacre (pour lequel ses responsables politiques et militaires devront être un jour jugés, à l'instar des dirigeants de l'OTAN eux-mêmes, devant une cour de justice internationale, fût-ce le TPI, promulgué par l'ONU), je parlerai en détails plus avant en ces pages. Car, pour l'heure et comme toujours, c'est le récit fidèle et circonstancié de ce sixième voyage, depuis que je suis arrivé en Yougoslavie, au Kosovo que je souhaiterais, par souci de méthode tout autant que de rigueur, mener à son terme.

Je quittai donc Belgrade, en ce dimanche ensoleillé du 23 mai dernier, tôt le matin (vers huit heures), pour – accompagné, outre de Nenad (pilotant sa Toyota Carina E grise) et Nebojsa (conduisant, quant à lui, sa Golf GTI noire), de Stefan Blommaert (pour la VRT), Bernard Lepla (suivi, pour la RTBF, de son monteur, une jeune femme dénommée Mary Savic) ainsi que l'un des collègues, Giuseppe Bonavolontà (flanqué lui aussi, pour la RAI, du cameraman serbe Boban), d'Ennio Remondino – arriver, après avoir emprunté à nouveau cette espèce de route départementale traversant, le long du fleuve Ibar, toute la Sumadija, à Pristina (où, y faisant notre première halte, sans s'être attardés cette fois en chemin, nous nous arrêtâmes uniquement pour manger et dormir), tard dans l'après-midi, aux environs de dix-sept heures.

Ce soir-là, peu après vingt heures, j'appris, tandis que je dînais avec mes amis journalistes au restaurant de l'hôtel Grand, qu'un autre de ces malencontreux bombardements de l'OTAN venait de se produire sur l'un des quartiers, lui aussi peuplé exclusivement de civils, situés à la périphérie d'Urosevac, y ayant ainsi provoqué au moins sept blessés, dont deux, victimes de fractures ouvertes sur tout le corps, en un état désespéré. Trop tard cependant, la nuit étant d'ores et déjà tombée, pour nous y rendre alors, mes camarades et moi, sans encourir le risque de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pratiquement impossible, sinon tout simplement impensable, quelle que fût la pertinence, à défaut de leur bonne foi, des arguments employés pour la justifier.

Le doute, pourtant, ne cessait en même temps, quoique je condamnasse bien sûr le plus fermement du monde ce type de représailles, de me tenailler. Car, me demandais-je alors, parallèlement à mon indignation croissante, les raisons de tant d'animosité à l'encontre des Kosovars étaient-elles vraiment dénuées de tout fondement, même si elles ne pouvaient certes les disculper de pareil déchaînement de violence (« comprendre » ne signifie en effet aucunement – la nuance conceptuelle est de taille – « justifier »), dans la mesure où c'est avec une fréquence quasiment quotidienne que les pires exactions à l'encontre de la population civile serbe se multiplièrent en effet, souvent commises par les franges les plus extrémistes de l'UCK, les mois derniers ? Car le maire de Pec, Simeon Radevic, ne se contenta pas seulement d'accuser les terroristes kosovars ; il me fit aussi l'inventaire, par le menu mais terrifiant détail, de leurs multiples forfaits, tous perpétrés, dans sa ville, en un laps de temps relativement court : une liste, effectivement, tout aussi impressionnante, dans son horreur, puisqu'elle y dénombrait, rien que pour les mois de janvier et février derniers, pas moins de vingt policiers tués, lâchement abattus d'une balle dans la nuque ou le dos, auxquels s'ajoutaient six inoffensifs jeunes gens, âgés de quatorze à vingt-cinq ans, assassinés, victimes d'un attentat à la bombe le soir du 13 décembre 1998, dans un café du centre-ville alors qu'ils y étaient attablés en buvant tranquillement un verre de bière. Et puis encore, continua Radevic, des dizaines de civils, des intellectuels et des professeurs d'université surtout, kidnappés devant leur lieu de travail avant d'être retrouvés, parfois plusieurs semaines après leur enlèvement, exécutés froidement d'une balle dans la tempe

ou, pis, torturés, sinon massacrés, à mort ! Il me certifia également que la route reliant Pec à Pristina, véritable colonne vertébrale du Kosovo puisqu'elle traverse toute la plaine de la Drenica, était régulièrement coupée, quelquefois plusieurs jours d'affilée, par ces mêmes terroristes de l'UCK, dont le but était d'isoler ainsi totalement, la rendant dès lors particulièrement vulnérable à leurs attaques, cette région située en bordure de la frontière albanaise. Radevic tint aussi à me dire, dépité, à quel point les Kosovars ne manifestaient qu'un complet et permanent irrespect, sinon un mépris frôlant souvent la pure et simple désobéissance, envers les lois en vigueur, y compris la Constitution elle-même, dans son pays.

Il aurait certes pu allonger cette sordide liste, se plaignit encore, bredouillant, confus, quelque peu embarrassé par la teneur de son propre discours, le timide et réservé Simeon Radevic, et en multiplier à l'envi les exemples tout aussi regrettables, quoique la politique prônée par son gouvernement fût pourtant celle, tint-il à m'assurer en s'empêtrant néanmoins en d'inaudibles contradictions, d'un retour, dans les plus brefs délais, de tous les réfugiés kosovars, à l'exception bien évidemment, se fit-il un devoir de me préciser, des combattants de l'UCK ou de toute autre personne opposée à l'État : une Yougoslavie soucieuse de préserver, à l'instar de tout pays normalement constitué, sa souveraineté nationale ainsi que son intégrité territoriale. Car, insista-t-il, les indépendantistes de l'UCK n'avaient de cesse d'en saboter les diverses institutions (politiques, juridiques et culturelles) et d'en saper le bon fonctionnement, visant ainsi, au bout du compte, leur anéantissement.

Bref : c'est quelque peu mal à l'aise, conscient même de l'inopportunité d'un aussi futile monologue, tissé d'arguments bien dérisoires, sinon franchement inconsistants, par rapport à

cette inconcevable ampleur des crimes serbes, que le brave mais malhabile Simeon Radevic me parla alors, se perdant quelquefois dans les méandres de détails insignifiants à mon regard d'intellectuel épris de seule objectivité, en cette fin d'après-midi du 24 mai.

Bien plus : c'est d'une humeur impassible et réfractaire, imperméable à toute autre broutille ou baliverne venant de mes interlocuteurs du moment, que j'accueillis ce fait pourtant considérable, ainsi que me l'annonça alors le secrétaire local du SPS, Tomislav Lakicevic, qu'un tomahawk - missile lancé à partir d'un navire de guerre (le Saratoga) appartenant à cette « sixième flotte » américaine croisant désormais librement, en pleine mer Adriatique, dans les eaux territoriales de l'Albanie - venait de survoler ce jour même, aux environs de treize heures, l'agglomération de Pec, précisément, pour aller s'abattre ensuite, les désintégrant alors aussitôt en une gigantesque boule de feu, sur les batteries anti-aériennes serbes postées quelque part au sommet des collines de Vranje, petite ville située non loin de la Bulgarie, ou des montagnes de Brezovica, localité se trouvant donc à proximité de la Macédoine, pays ayant autorisé, depuis longtemps déjà, la présence, sur son territoire, d'un important contingent de l'OTAN (troupes terrestres, composées de 10 000 soldats puissamment armés, prêtes à envahir immédiatement, en cas de capitulation de la Yougoslavie, le Kosovo tout entier).

Ainsi, aussi perplexe qu'agacé, préférai-je tronquer là, sans rien enfreindre toutefois des lois de l'hospitalité ni de la courtoisie, tout ultérieur débat en la matière. Le maire de Pec, le bon et affable Simeon Radevic, toujours aussi hésitant et indécis dans son attitude, acquiesça bien sûr sans mot dire après avoir m'avoir cependant prié lui aussi, comme l'avait déjà fait auparavant son collègue de Mitrovica, d'aller prêcher partout où je le pourrai dorénavant, en Europe comme en Occident, la paix

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

galeries souterraines où des escadrons de la mort, serbes bien entendu, faisaient dissoudre, les trempant dans d'immenses baignoires d'acide sulfurique ou de soude caustique, les cadavres disséqués de leurs ennemis albanais afin que, totalement disparus, il ne restât plus ainsi de preuve tangible, aux yeux des tribunaux internationaux, de ces tueries ? Assertion, certes, bien trop grave que pour la reprendre ici, sans en vérifier au préalable la véracité factuelle, à mon propre compte, versant dès lors à mon tour, moi le pourfendeur de tout préjugé moral comme de toute opinion préconçue, en cette même et insidieuse tentation démonisatrice, véritable piège pour l'intelligence, que celle que je n'ai de cesse, depuis près de dix ans maintenant, de stigmatiser et fustiger chez la plupart de mes pairs ! Mais enfin : le doute, face à un tel constat de violence, frisant quelquefois la pure et simple bestialité de la part de certaines composantes paramilitaires au sein des forces armées yougoslaves, est bien sûr permis, sinon légitime et même sensé, à ce stade avancé de mon enquête, fût-elle très personnelle et, le plus souvent, à mes risques et périls, sinon à mes dépens.

Il était seize heures, en cet après-midi chaud et ensoleillé du mardi 25 mai, lorsque, plongé dans la plus inconfortable des perplexités, comme tiraillé de toutes parts, je quittai enfin cette ville incroyablement abîmée qu'est Pec, ce paysage totalement ravagé qu'est la Metohija, pour m'en retourner à Belgrade, effectuant cette fois, afin de contourner la dangereuse plaine de la Drenica tout en évitant un énième détour par Pristina, un crochet par la localité de Rozaje, poste-frontière situé, en territoire monténégrin, à l'ouest du Kosovo, puis par celle de Ribarice, petite ville-carrefour se trouvant aux confins d'une triple ligne de démarcation entre le Monténégro, le Kosovo et le Sandjak (autre province de la Serbie à population majoritairement musulmane quoique, à l'instar de la Bosnie, non

albanaise), avant de rejoindre finalement, via Novi Pazar (chef-lieu du Sandjak) puis une bonne partie de la Sumadija, la capitale yougoslave.

Je me rappelle : ce retour vers Belgrade fut, après ces centaines d'heures de fatigue accumulées au cours de ces nombreux voyages, particulièrement esquinçant. D'autant que c'est à nouveau la montagne la plus aride et ses lacets à flanc de colline serpentant, tantôt entre de vertigineuses gorges tantôt le long d'impressionnants canyons, à plus de mille mètres d'altitude qu'il fallut alors affronter là, dans de simples voitures, en risquant de tomber dans un ravin. Le danger de se voir attaqué par quelque bande de maquisards albanais était, du reste, toujours aussi réel et permanent dans la mesure où ils pouvaient surgir à tout moment, embusqués derrière un rocher ou tapis sous un buisson, de quelque obscure mais efficace cachette. Et puis encore, disséminées à même ces étroits et périlleux chemins de montagne, les mêmes et pitoyables reliques de guerre : carcasses de voiture calcinées ; camions retournés sur la route ; jeeps carbonisées ; fourgons éventrés ; barrages de police défoncés ; postes de contrôle militaire incendiés (les anciens checkpoints, avant la débâcle de l'UCK, de l'armée yougoslave) ; sacs d'ordures et monticules d'immondices jonchant, repoussants de puanteur, la chaussée jalonnée de charognes sur lesquelles se jetaient, voraces et bruyantes, des grappes de rapaces avides de chair sanguinolente ; des autobus de civils ayant apparemment, au vu de cet indescriptible état dans lequel ils étaient réduits, l'habitacle broyé en un amas de tôles enchevêtrées, sauté sur des mines.

Mais ce qui me stupéfia le plus, en ce retour vers Belgrade, fut cette invraisemblable scène, à hauteur de l'aéroport militaire de Ladjevci, localité située non loin de Kraljevo, où j'arrivai aux environs de dix-neuf heures trente, dont je fus encore une fois

témoin : une file d'une trentaine de voitures arrêtées le long de la route (l'*Ibarska Magistral*) pour y laisser passer tranquillement, traversant toute sa largeur, un avion de chasse serbe (un de ces Mig 29 fraîchement livrés par l'armée russe, me confia, satisfait, un des officiers présents) s'en allant ainsi se camoufler, afin d'échapper aux radars ennemis (les Awacs américains), en un bunker souterrain, creusé expressément, le rendant ainsi totalement invisible aux yeux de l'adversaire, sous le sol épais de ces vastes forêts couvrant cette région particulièrement sauvage et accidentée.

Ainsi, éreinté comme je le fus rarement au cours de ces divers périples, arrivai-je finalement, après avoir à nouveau aperçu ce satellite-espion briller dans le ciel noir de Cacak, à Belgrade, où je déposai à leur hôtel respectif mes camarades journalistes, peu avant minuit : temps d'aller enfin, accompagné toujours de mes deux inséparables compères, Nenad et Nebojsa, me restaurer convenablement. Aussi nous dirigeâmes-nous alors vers le restaurant, le seul encore ouvert à cette heure tardive, situé au sous-sol du Club des écrivains, où, cette soirée-là, arriva à l'improviste, jetant un froid pour le moins embarrassé parmi les rares clients encore attablés, Arkan, flanqué de son impressionnante meute de gardes du corps.

Ce n'est donc qu'aux environs de deux heures du matin que, las, j'allai me coucher, chez Nebojsa toujours, où, comme souvent avant de m'endormir et passer momentanément ainsi en cet univers feutré de l'oubli, je me mis à lire un poème : une ode de Hölderlin, l'un des mes auteurs favoris au sein du romantisme allemand en ce qu'il a de plus sublime, dont ces vers, métaphore ô combien exemplaire des sentiments qui m'animèrent alors douloureusement au plus profond de mon être, extraits de ce long poème intitulé *Rousseau* :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Yougoslavie, sur sa seule ville, y provoquant ainsi une catastrophe écologique et naturelle, par-delà ses terribles conséquences sur le plan humain, sans précédent, au vu des données historiques en sa possession, dans toute la région.

Mais le pire cependant, en cette journée du 29 mai, advint à Pristina, où nous arrivâmes ensuite, juste à temps pour déjeuner (au restaurant de l'hôtel Grand toujours, où l'on ne servait désormais plus d'alcool afin d'éviter tout incident parmi les soldats), vers quatorze heures : pas moins de dix-sept bombes (je pris la peine de les compter), en deux petites minutes, tombèrent en effet, peu après seize heures trente, aux alentours de Vranjevac (c'est ce que m'indiqua, tandis que nous conversions dans son bureau, Radovan Urosevic, le responsable en chef, pour le Kosovo, du centre de presse serbe), bourg distant de trois kilomètres, seulement, du centre de Pristina ! Et puis encore, quelques heures plus tard, peu avant minuit (à vingt-trois heures trente, très exactement), un nouveau bombardement sur le site de Jugopetrol, situé juste à côté du cimetière orthodoxe : une détonation à ce point forte et puissante (qui incita certains d'entre nous à courir se réfugier dans les abris souterrains de l'hôtel) qu'elle en fit vibrer, en un énorme cliquetis de verre brisé, toutes les fenêtres du restaurant (où j'étais en train de terminer mon dîner), projetant violemment mon ami Nebojsa, assis sur une chaise, au sol, à plat ventre et face contre terre... comme, en effet, le funeste présage, ce bombardement inattendu de l'ennemi puis cette chute tout aussi impromptue de mon camarade, de cet affreux malheur qui devait ensuite, pas plus tard que le lendemain après-midi, le frapper de plein fouet, l'emportant ainsi, tué sur le coup, définitivement !

C'est donc tôt le lendemain matin, dimanche 30 mai, que nous quittâmes Pristina pour nous diriger alors, via la plaine d'Urosevac puis les montagnes de Brezovica, vers Prizren, où

mes amis journalistes devaient réaliser une série de reportages, grâce au précieux témoignage de quelques-uns de ses rescapés, sur les conditions précises dans lesquelles cette seconde colonne de réfugiés albanais avait été bombardée, le 13 mai dernier, à hauteur du petit hameau de Korisa, par les avions de l'OTAN. Car son porte-parole, Jamie Shea, avait alors osé mettre publiquement en accusation, avant qu'il ne se rétractât pour admettre ensuite la bavure (d'ailleurs contraint et forcé, en cela, par la pression médiatique tout autant que l'opinion publique), l'armée yougoslave pour cette hécatombe. C'est dire si ce fut encore et toujours là cette sacro-sainte quête de la vérité quant à la teneur exacte de ce conflit qui, conformément à cette mission que je m'étais fixée dès le début de cette guerre, me motiva, à l'exclusion de tout autre intérêt, en ce septième voyage au Kosovo.

Mais, arrivés à Brezovica, peu avant d'entreprendre l'escalade du mont Sar Planina, en bordure de la frontière macédonienne, nous fûmes cependant arrêtés, à un poste de contrôle, par un groupe de miliciens serbes : impossible de se rendre, en voiture, à Prizren, nous avertirent-ils, dans la mesure où l'aviation ennemie venait, la veille après-midi (samedi 29 mai), de bombarder deux tunnels se trouvant sur le lieu-dit « *Krk Bunar* », creusés à travers de hauts rochers surplombant cette route étroite, entre Recane et Prizren, y ayant ainsi bloqué, leurs lourdes parois de pierre éboulées sur la chaussée, leur accès. Rien n'y fit cependant ! Aussi, certains donc que l'OTAN ne bombarderait pas une seconde fois, à vingt-quatre heures d'intervalle seulement, ce même site, reprîmes-nous alors, plutôt confiants quoique toujours conscients du risque alors encouru en ces parages encore infestés de maquisards kosovars, notre chemin pour Prizren.

Et de fait : à peine passés l'enclave musulmane de Recane,

c'est un véritable mur de gravats, un énorme monticule de pierres concassées et de briques pilées, qui se dressa alors, une fois traversé sans trop d'encombres le premier tunnel, devant nous, à l'intérieur même (à son entrée comme à sa sortie) de la deuxième galerie, distante d'une cinquantaine de mètres environ. Impossible donc, en effet, de la franchir, ainsi que nous avaient prévenu les soldats rencontrés un peu plus tôt, avec nos pauvres moyens de locomotion (deux simples et banales voitures de tourisme) sinon, abandonnant momentanément sur place nos véhicules, en la contournant à pied pour se rendre ensuite, en auto-stop, à Prizren, éloigné de six kilomètres encore.

Nous descendîmes donc de nos voitures. Je me souviens. Il était un peu plus de dix heures du matin. Il faisait déjà chaud. Le soleil brillait, étincelant, trônant majestueusement au milieu de l'azur : un ciel aussi serein que limpide dans lequel nous aperçûmes cependant, pareils à d'immenses squales tournant tout autour de leur future proie, trois avions voltiger à basse altitude, y décrivant ainsi, afin de mieux repérer puis photographier les cibles à atteindre ultérieurement, une série de larges cercles puis de boucles piquées, avant de repartir, à grande vitesse, instantanément. Nebojsa, dont l'humeur était particulièrement radieuse ce matin-là, m'indiqua alors, les pointant du doigt, que c'étaient là de gigantesques bombardiers américains : des B 1 et des B 2, me précisa-t-il, fronçant les sourcils et clignant les paupières pour mieux les regarder évoluer aussi lestement dans l'espace, dont la force de frappe tout autant que la puissance de feu – en un mot, leur commandement – échappaient au contrôle strict de l'OTAN, c'est-à-dire, tout simplement, de leurs alliés.

Ce qui, face à cette évidente menace, fut alors, d'un commun accord, décidé ? C'est que Nenad et moi accompagnerions coûte que coûte, après que nous eussions contourné à pied l'obstacle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

immédiatement suivi, moins d'une seconde après, d'une détonation incroyablement forte et sonore – l'impact du missile sur les parois rocheuses du tunnel. C'est alors que, chacun d'entre nous ayant fui de son côté pour tenter d'échapper à l'obus, je me lançai promptement, quant à moi, dans la cuvette de la pelleteuse mécanique se trouvant toujours en bordure du précipice afin, recroquevillé comme je le pouvais, de me préserver quelque peu, les mains sur la tête, des morceaux de pierre ainsi que des éclats de ferraille qui s'étaient mis alors à voler, autour de moi, de toutes parts. C'est, du reste, en retombant malencontreusement sur le gros rebord de fonte de cette même cuvette que je me cassai le poignet droit ainsi que, sur le côté gauche, la quatrième côte.

Mais j'eus à peine le temps de me relever, une douleur atroce semblant alors me broyer les os cassés à plusieurs endroits, et de sortir tant bien que mal de cette cuvette qui faillit ainsi être mon tombeau, qu'un deuxième sifflement, tout aussi aigu, assourdissant, se fit à nouveau entendre pour venir s'achever aussitôt, encore une fois, en une même détonation tout aussi assommante : un second bombardier, un B 2, venait de repiquer sur nous afin d'y lâcher, impitoyable, un deuxième missile, provoquant immanquablement le même souffle tonitruant de déflagration, le même vol en éclats de pierres et de ferraille, la même pluie de gravats et de cailloux, le même déplacement d'air, le même nuage de cendres et de poussière ! Ainsi, toujours soucieux de sauver ma peau, sautai-je alors, cette fois, dans le ravin qui se trouvait à ma gauche (là où, tout au fond de ces vertigineuses gorges, coule la rivière Bistrica) tout en tentant, afin de ne pas glisser complètement dans le vide, de me raccrocher à quelque arbuste, plante, buisson ou racine fermement enfoncés dans la terre.

Et de fait : ce n'est qu'à une touffe particulièrement drue et

résistante d'orties entremêlées de ronces que, même si leurs nombreuses épines lacérèrent mes mains en sang et jusqu'à mes jambes couvertes d'éraflures sous mon pantalon déchiré, que je dois ma survie. Car, la serrant alors de toutes mes forces entre mes doigts crispés, je parvins finalement, grimaçant de douleur, à m'y agripper, le temps de remonter, en un effort aussi surhumain que désespéré (compte tenu de mon poignet cassé ainsi que de ma côte fêlée), la pente, particulièrement raide à cet endroit, de ce précipice.

L'enfer, cependant, ne s'arrêta pas là ! J'avais à peine remonté la pente du ravin, au prix d'efforts inouïs tant cet exploit me fut pénible à accomplir, qu'un troisième missile vint s'abattre sur ce même site. C'est alors que, conscient qu'il fallait m'extirper au plus vite de cette impasse mortelle si je ne voulais pas effectivement y laisser ma peau, piégé comme un rat mort, je décidai, rapide comme l'éclair, évaluant le péril en une fraction de seconde, de traverser en courant le plus vite possible ces deux maudits tunnels, distants d'une cinquantaine de mètres l'un de l'autre et s'étendant au total sur une longueur de cent mètres environ, afin d'aller me mettre ainsi, en conclus-je intuitivement plus encore que par instinct, définitivement à l'abri. C'est à ce moment-là précisément, l'espace de quelques minutes à peine (trois petites minutes, tout au plus, mais qui me parurent une éternité) qu'il me sembla alors, comme slalomant entre ces deux missiles qui allaient encore s'abattre sur moi telle la foudre sur un paratonnerre, jouer véritablement, en une affolante course contre la mort plus encore que contre la montre, avec mon propre destin, n'ayant de surcroît, pour me guider à sortir de ce déluge de feu, de ce rideau de flammes et de ce voile de cendres, que le doux visage d'Alexandre se détachant progressivement des ténèbres, au beau milieu du bruit et de la poussière, comme un phare émergeant peu à peu de la nuit, alors même que je

ployais, face contre sol, étourdi et abasourdi tout à la fois, sous ces terribles détonations, d'une puissance phénoménale, insoupçonnée même pour les experts en armement aéronautique.

Aussi, après m'être rapidement relevé à nouveau, est-ce juste à l'autre bout du second tunnel, peu avant sa sortie, que j'aperçus sur le flanc gauche, alors que je la dépassais tout en courant toujours à vive allure, la voiture de Nenad (sa belle Toyota E Carina d'un gris métallisé), la carrosserie froissée comme du papier mâché et le toit complètement défoncé. Elle était allée se fracasser, soulevée par le souffle provoqué par la déflagration du premier missile, contre le sommet de la paroi interne de la galerie. Le pauvre Nebojsa, en posture assise à la place du conducteur - probablement s'y était-il assoupi, profitant de son air climatisé, après avoir donc été se rassasier chez un de ses amis habitant dans ce coin-là - gisait dans l'habitacle tel un pantin désarticulé, le corps inerte et désormais privé de vie, disloqué par endroits, avec la cervelle éclatée, dégoulinant, le long de sa nuque déchiquetée, hors de son crâne perforé.

Quant à moi, une fois parvenu, titubant, vacillant et comme sonné par l'in vraisemblable force de ces diverses explosions, à l'extrémité de ce même tunnel, c'est dans une bouche d'égout située sur le côté droit de la route, en contrebas et sous les broussailles, que, le corps entièrement couvert d'écorchures (dont plusieurs égratignures au visage) et toujours aussi tordu de douleur, j'allai finalement trouver refuge, en compagnie de Carlos Julio ainsi que d'Eve Ann Prentice (alors en proie à une peur panique), que j'avais entre-temps croisés, après que nous nous fûmes dispersés, juste avant de bondir en cette canalisation humide et nauséabonde mais où, y entendant toutefois encore résonner de façon toujours aussi menaçante le moteur vrombissant de ces satanés avions, je me sentis néanmoins en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas s'acheminer vers des considérations bien plus scandaleuses encore, sinon inacceptables aux yeux des différents pouvoirs en place de par notre monde dit « civilisé », que j'abandonne ici, fût-ce provisoirement, ce journal. Je crois, du reste, avoir pratiquement tout dit, souvent par le menu détail, sur cette ultime et tragique mésaventure que fut la mienne, en ce septième et dernier voyage, au cours de cette maudite guerre, à travers ce Kosovo tant dévasté, par trop meurtri d' ancestrale et séculaire, quasi immémoriale, haine.

J'éprouve, par ailleurs, les pires difficultés, à présent, pour continuer à taper ces pages, avec mon poignet droit cassé, ma côté gauche fêlée et le mal que j'ai à respirer, sur mon ordinateur portable. Aussi, convalescence oblige, dois-je rester au moins six semaines dans le plâtre. Je suis maintenant immobilisé ici à Belgrade, et dois me rendre fréquemment à l'hôpital militaire (le fameux VMA, où j'ai croisé le jeune Daniel Ivic, grièvement blessé, le 16 mai dernier, non loin de Gnjilane, par une bombe à fragmentation) pour des contrôles médicaux. Je ne peux donc rentrer à Paris, pour le moment. D'autant que l'aéroport de Belgrade est, bien évidemment, toujours fermé.

Un voyage au bout, non pas de la nuit, comme disait Céline, mais de l'enfer, que la vision de cet immense champ de bataille qu'est aujourd'hui devenue la Yougoslavie, pays désormais en ruine ! Le Kosovo, en particulier, est un brasier sous lequel couve désormais, plus incandescent que jamais, un inextinguible, démentiel désir de revanche sur le passé : une histoire trop souvent enchaînée à la plus douloureuse des mémoires.

J'y ai vu des choses horribles, qui resteront à jamais gravées dans mon souvenir, ces deux derniers mois : la guerre, atroce, et son terrible cortège de défunts ; les corps mutilés, déchiquetés, disloqués, démembrés ; les chairs meurtries, lacérées, déchirées,

béantes ; le sang répandu ; les âmes rompues ; les êtres broyés ; les destins brisés ; les esprits endeuillés ; les chagrins éternels ; les voix à jamais muettes ; les cris des blessés et l'agonie des moribonds ; les plaintes étouffées et les gémissements en proie à des peines sans nom ; le râle sourd de ceux qui s'éteignent lentement, dans le silence de leur nuit, sur un lit d'infortune ; la rage des survivants et l'incompréhension des innocents ; les pleurs des enfants et l'angoisse des vieillards ; les larmes des mères et les prières des veuves ; la détresse des orphelins et les affres des affamés ; les inguérissables plaies, purulentes, de ceux qui ont tout perdu, fors, peut-être, leur honneur ; l'angoisse d'une existence où la dignité serait bannie de la loi des hommes ; la peur de vivre plus encore que de mourir ; l'incertitude des lendemains qui s'égrèneront, telles les billes usées d'un trop long chapelet, sous un voile de cendres, au milieu d'un paysage de braise ; la crainte d'un futur sans espoir ni lumière au bout du tunnel ; les rancœurs contenues sous la menace des armes et l'anxiété des vengeances à venir ; les Albanais jetés, comme des chiens errants, sur les chemins de l'exode ; les colonnes, interminables, de réfugiés, plus misérables encore que les plus miséreux de nos villes ; les Serbes isolés, détestés, exécrés, diabolisés de par le monde entier, exilés en leurs propres terres, tels des déshérités ; les villages détruits, dynamités, rasés au sol ; les maisons incendiées, pillées, saccagées ; les populations exterminées, les familles décimées et les prisonniers torturés ; les carcasses d'animaux pourrissant, les tripes à l'air, dans les champs ravagés, sous un soleil de plomb ; la puanteur des cadavres humains, viscères et boyaux au vent ; l'odeur pestilentielle, à en vomir, de la mort s'étalant à ciel ouvert ; les dépouilles calcinées ; les squelettes carbonisés ; les cimetières profanés ; les tombes éventrées ; les jeunes filles violées ; les hôpitaux

emplis de civils atrocement brûlés, estropiés, terrorisés, hébétés, affolés ; la souffrance, l'inhumaine souffrance des hommes ; un infini calvaire, pire que le Golgotha !

Comment oublier ? Comment redevenir, après avoir été l'effaré mais impotent témoin de tant de férocité, l'homme que j'étais auparavant ? Comment continuer de vivre, après avoir été l'accablé et quasi coupable contemporain de tant d'abomination, parmi mes semblables ? Comment retrouver la sérénité d'esprit nécessaire au jugement, à une réflexion saine, objective et apaisée ? Comment être, même, normal ? Pis : la folie, après avoir fréquenté de si près pareilles monstruosité, me guetterait-elle, à mon tour ?

Mais le monde – ce monde immonde dans lequel je suis contraint de vivre et auquel, pourtant, je n'appartiens plus – sait-il seulement ces choses-là ? Imagine-t-il, un seul instant, les souffrances du solitaire que, derrière les apparences, je suis en profondeur ? Et la solitude, parfois écrasante, du philosophe ? Comment comprendre ? Comment déceler, supposer même, pareil tourment ? Comment découvrir, par-delà les démons qui m'agitent jour et nuit, semblable déchirure ? Comment entrevoir, derrière mes sourires de façade et mes masques de parade, cette insoupçonnable, insondable béance ? Comment croire que derrière cette allure de parfait dandy qu'il me plaît de donner à voir en public se cache en réalité, tapi à l'ombre de sa propre tristesse, le plus désabusé, sans espoir d'amendement, des idéalistes ? Incurable romantique ! Je n'ai pourtant fait ici, en âme et conscience, quitte parfois à me tromper lourdement, que ce que, humblement, sincèrement, je croyais juste. Et, à présent, je cherche désespérément, au fin fond de ce Kosovo martyrisé, mes pairs, comme Diogène, une lanterne à la main sous les feux de midi, cherchait autrefois, sur les hauteurs d'Athènes, ses frères d'âme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

calomnier du matin au soir et à blâmer jour et nuit, sans trêve ni pitié, les couvrant tantôt d'insultes tantôt de calomnies, mais toujours avec cet excès frisant le sadisme le plus insidieux ? Davantage : à quel inadmissible processus de manipulation se prêtait donc ainsi, avec autant de complaisance et au mépris de toute déontologie, ce système d'information qu'était censé être, neutre et objectif, celui de ces sociétés d'où j'étais précisément issu, me demandai-je alors, franchement mal à l'aise, toujours plus perplexe, toujours plus incrédule au fur et à mesure que je m'enfonçais, comme happé par un gouffre sans fond, en cette terrible et sombre, au vu notamment de son obscurantisme religieux, guerre ?

Mon malaise, toutefois, s'apaisa bien vite. Car la musique, après une courte pause, se remit aussitôt, déferlant en des milliers de notes, à envahir la terrasse du restaurant. Avec des chants encore plus poignants, plus émouvants en leurs rhapsodies à la fois amples et lancinantes, que les précédents : « des chants anciens, issus de la tradition populaire », me murmura l'un des musiciens de l'orchestre. Des chants renversants, comme la plupart des airs juifs, de beauté. Aux accents venus d'on ne sait quel tréfonds de l'âme. Aux harmonies faites, après vous avoir arraché les larmes et retourné le cœur, pour vous damner l'esprit. Et pour lesquelles l'on pourrait effectivement mourir, la poitrine déchirée mais le torse droit, comme l'on meurt pour une femme aimée (je pensai là à ce livre grandiose, fabuleuse fresque historique de l'épopée serbe, qu'est *Migrations* de Milos Tsernianski).

Souvenir impérissable ! Oui, je m'en souviens encore tant leur incroyable beauté, où s'entremêlaient, telle une plainte lancée à l'existence, la langueur slave et la gravité turque, marqua le novice que, en matière de festins balkaniques, je suis, malgré l'habitude, resté : autant de merveilles qui faisaient que

la plus banale des dames, lorsqu'elle se risquait à fredonner ces chansons, devenait elle-même somptueuse, son corps ondoyant alors le long de ces courbes que les archets des violons dessinaient, larges et désinvoltes comme des volutes de fumée, dans l'air emplis de senteurs d'alcool de prunes – le fameux *sljivovica* – et de parfums de viande grillée, rôtie sur des charbons aussi ardents que ces êtres qui semblaient ainsi croquer à pleine bouche, plus encore que la vie, ce vaste ghetto dans lequel le monde dit civilisé avait depuis longtemps déjà décrété, en quelque tour vitrée de Genève ou de New York, là même où trône ce pouvoir suprême des Nations unies, qu'il fallait à tout prix les enfermer tels des délinquants derrière leurs barreaux.

Ainsi donc les femmes de Belgrade, sans vouloir certes les idéaliser, n'avaient-elles rien à envier, par-delà cette détresse où l'on voulait les faire croupir, à celles de Sarajevo, belles elles aussi – ces filles musulmanes – comme une nuit étoilée sous laquelle l'on s'apprête, enveloppé de son haleine tiède, entouré par sa peau de velours, à pécher irrésistiblement, les mains fiévreuses et le cœur palpitant, le regard rivé au ciel pour mieux en implorer l'éternel pardon !

Mais ce qui me frappa le plus, ce soir-là, fut l'extrême gentillesse, cette amabilité teintée de douceur, avec laquelle, sans aucune rancœur de leur part, ni même d'animosité malgré cette inimitié que j'aurais pu, en tant qu'occidental, évoquer à leurs yeux, ces Serbes m'accueillirent sur leur sol, comme si, seulement parce que je daignais les écouter, porté par le seul souci de les comprendre avant de les juger, j'eusse déjà été des leurs. Bien plus : comme adopté par toute une nation ! Car c'est animés par un réel esprit de fraternité que, pour cette seule raison que j'osais ainsi m'approcher d'eux, m'étant même avancé jusqu'à bredouiller quelques mots de leur langue, ils se

mirent alors aussitôt à m'aimer, comme baignant, à mon égard, en une reconnaissance aussi illimitée que disproportionnée.

C'est dire à quel point ces Serbes, que nos maîtres censeurs (et autres piètres penseurs) avaient déclaré unilatéralement coupables de tous les maux de l'ex-Yougoslavie, se sentaient incompris, honnis, rejetés du monde, injustement bannis, livrés à eux-mêmes et privés de toute affection, tels des enfants délaissés par leurs parents, cherchant désespérément, fût-ce chez le premier venu, quelque tendresse : comme transportés par on ne sait quel élan de gratitude, ils se mettaient alors à vous aimer, d'abord avec circonspection puis avec passion, vous portaient ensuite aux nues, sans retenue ni arrière-pensée, étaient prêts à vous adorer tel un cadeau descendu du ciel, vous chérissaient comme l'on chérit une denrée rare, vous respectaient et vous vénéraient presque, pour ce simple motif que, sans encore toutefois les apprécier véritablement, vous ne les détestiez pas, du moins, d'emblée !

Et que le séjour, en leur compagnie, me fut dès lors agréable, tout entouré que j'étais de tant de prévenances envers ma pauvre personne, d'attentions de toutes sortes, de délicatesses en tous genres ! Jamais mon verre, lorsqu'ils m'invitèrent à leur table, ne fut vide. Jamais, lorsqu'ils m'accueillirent dans leur maison, mon assiette ne fut sans nourriture. Et toujours, ces Serbes avec lesquels je communiquais sans grande difficulté malgré cet obstacle qu'est celui de la langue, devançaient-ils, attentifs à satisfaire le moindre de mes souhaits, jusqu'à mes propres gestes : du plus simple (allumer une cigarette) au plus élaboré (fermer mes yeux et baisser ma tête pour me recueillir un instant, écoutant ces chants venus d'ailleurs). Bien plus : c'est sans compter que, rois de l'hospitalité, ils dépensaient ainsi pour moi, m'offrant tour à tour, à moi et à mes amis, à boire ou à manger, cet argent qu'eux-mêmes ne possédaient pas pour faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Carte géographique de la République Fédérale de Yougoslavie en 1999. À cette époque, cet État était composé de deux Républiques : la Serbie, de laquelle faisait encore partie intégrante la province du Kosovo, et le Monténégro. Aujourd'hui la Yougoslavie n'existe plus : la Serbie est devenue une République souveraine, tout comme le Monténégro, ainsi que le Kosovo qui a proclamé son indépendance le 17 février 2008, soit neuf ans après l'intervention armée de l'OTAN contre cette même Yougoslavie et, en particulier, la Serbie.

Table des matières

AVANT-PROPOS

Belgrade, le 1^{er} avril 1999

Belgrade, le 5 avril 1999

Belgrade, le 13 avril 1999

Belgrade, le 20 avril 1999

Belgrade, le 23 avril 1999

Belgrade, le 27 avril 1999

Belgrade, le 5 mai 1999

Belgrade, le 7 mai 1999

Belgrade, le 9 mai 1999

Belgrade, Le 15 mai 1999

Belgrade, Le 19 mai 1999

Belgrade, le 26 mai 1999

Belgrade, le 27 mai 1999

Belgrade, le 3 juin 1999

Belgrade, le 11 juin 1999

Belgrade, le 21 juin 1999

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France